

**L'église :**  
**un édifice qui est lui-même**  
**signe du sacré.**



**Exposition présentée**  
**par la Confrérie Saint-Géry de Braine-le-Comte**  
**en septembre 2022.**



**Symbole** : du latin *symbolum*, emprunté au grec *symbolon*, « signe de reconnaissance ».

Concrètement, ce mot désignait, au départ, les deux morceaux d'une poterie que l'on brisait au moment de la conclusion d'un contrat. En procédant à l'emboîtement de ces tessons, leurs détenteurs pouvaient se reconnaître et agir en confiance au nom des contractants.

Comme ces morceaux de poterie qui n'avaient, en soi, aucun lien direct avec la nature du contrat, le symbole n'en a pas d'avantage avec l'être, l'objet ou le fait absent ou impossible à percevoir qu'il évoque en procédant par association d'idées.

# Introduction.

## Le langage symbolique.

Comment dire l'indicible ?

C'est la question que, de toutes époques, de toutes cultures, les croyants se sont posée, confrontés qu'ils étaient à la difficulté de trouver des mots qui permettent de parler au mieux de leur Dieu.

Ils le reconnaissent tellement différent de ce qu'ils sont que faire appel au vocabulaire dont ils disposent ne peut qu'enfermer le Tout-Autre dans le temps, dans l'espace, dans les limites propres à la nature humaine. Chercher les termes pour Le dire, Le définir, Le décrire plus ou moins maladroitement les conduit le plus souvent à une impasse.

Les bâtisseurs de nos églises et les artistes chargés de les embellir ont été confrontés directement à cette difficulté et la légitimité de leurs représentations de Dieu a d'ailleurs fait l'objet de bien des débats : leurs images peuvent-elles être jamais assez fidèles ? N'induisent-elles pas nécessairement le risque d'erreur, de déviance, voire d'hérésie ? Ne présentent-elles pas le danger d'être alors adorées pour elles-mêmes, de devenir l'objet du culte plutôt que d'inviter au culte ?

Une porte de sortie, heureusement, leur est offerte : le recours au langage symbolique qui met à leur disposition une autre forme de langage permettant de jeter des passerelles entre visible et invisible, entre bas et haut, entre terrestre et céleste, entre homme et Dieu.

Le symbole procède par association d'idées : il présente un être, un objet ou un fait non pour ce qu'il est mais pour ce qu'il peut évoquer spontanément d'abstrait, d'immatériel ou d'absent. Le symbole passe, par exemple, par l'image de la balance pour suggérer la justice, par celle du cœur pour l'amour, du lys pour la pureté, de la roue pour le temps qui passe...

Le symbole est ambivalent : l'eau ou le feu ne sont-ils pas, selon les circonstances, sources de vie ou risques de mort ? Cette caractéristique, à première vue rédhitoire, présente pourtant un intérêt non négligeable en ce sens qu'elle oblige, tant les émetteurs que les destinataires, à dépasser une lecture univoque et par trop simpliste, elle les interroge plutôt qu'elle ne leur donne une réponse toute faite qui ne sera jamais assez complète et nuancée, elle les appelle au partage des vécus, des ressentis et à la confrontation des interprétations.

En recourant au symbolisme dans la réalisation de leurs œuvres au service des croyants, architectes et maçons, peintres, maîtres-verriers, sculpteurs, graveurs et couturiers... disent mieux que par des mots, leur foi en Dieu mais aussi en l'Humain. Le réservoir dans lequel ils puisent en quête de symboles est si varié (objets, végétaux, animaux, phénomènes naturels, couleurs, chiffres, gestes, attitudes, matériaux...) qu'ils peuvent y trouver les images susceptibles de répondre au désir des croyants de parler à Dieu, de parler de Dieu mais également au désir de ceux qui ne le sont pas, de goûter à un temps d'introspection et de paix intérieure.

Le symbole religieux entretient des liens étroits avec la culture. Or, nous savons combien le domaine de la culture religieuse s'est appauvri de nos jours et l'on pourrait se demander s'il est toujours pertinent, lors de la visite guidée d'une église, de faire référence aux symboles ; ce langage peut-il encore être compris ?

Le défi vaut pourtant, plus que jamais peut-être, la peine d'être relevé parce que d'une part, le langage symbolique, tout comme le beau, recourt peut-être moins à la capacité de raisonnement qu'à l'intuition, il passe peut-être moins par l'intelligence que par les sens et l'imagination. Jésus a parlé en paraboles : s'adressait-il aux seuls érudits ou, au contraire, à un large public de gens simples ? Et d'autre part, initié au b.a.-ba de quelques symboles parmi les plus parlants répond à une nécessité tant les visiteurs, croyants ou pas, catholiques ou appartenant à d'autres traditions religieuses, sont aujourd'hui de plus en plus nombreux et avides d'information sur le sujet.

**C'est l'objectif de la visite que les membres de la Confrérie Saint-Géry proposent en ces Journées du Patrimoine 2022 : en nous arrêtant devant le porche de notre église, puis en en poussant les portes, nous tenterons de repérer et de décoder quelques-uns de ces symboles.**

**Nous veillerons aussi, en particulier, à fournir, autant que faire se peut, quelques explications utiles aux visiteurs qui ne seraient pas habitués au vocabulaire propre à ce lieu et aux célébrations qui s'y déroulent.**

Quelques symboles seulement : nous avons choisi de nous limiter, cette année, à ceux qui contribuent à répondre à la question que se sont posée, de tous temps, les bâtisseurs d'églises : **comment en faire un édifice qui sera lui-même signe du sacré ?** Ainsi, l'emplacement et l'orientation de l'église, l'organisation des différentes parties qui la composent, la mise en œuvre d'une architecture et d'une décoration spécifiques entraînent autant de caractéristiques qui ne doivent rien ni au hasard, ni à la fantaisie d'un architecte ou d'un artiste mais, au contraire, résultent de leur volonté de réaliser des œuvres porteuses de sens.

Distance et proximité, lumière et ténèbres, ciel et terre : pour aborder ces trois thèmes, notre démarche consistera, chaque fois, à effectuer d'abord, un détour par le langage courant, puis par celui de la Bible -leur utilisation est fréquente dans l'un comme dans l'autre et peut nous aider à en approcher la signification- <sup>(1)</sup>, pour enfin, chercher où et comment, les bâtisseurs des églises, et de la nôtre, en particulier, y ont eu recours, eux aussi, pour en faire des lieux destinés à la communauté chrétienne mais en même temps, des lieux où personne ne puisse se sentir étranger.

Nous n'avons fait ici qu'aborder quelques-uns des volets qu'une étude sérieuse des symboles devrait explorer : nous nous sommes limités à effleurer un sujet complexe s'il en est, un sujet qui mériterait bien d'autres développements...

On pourrait ainsi se pencher sur l'origine de chacun de ces symboles, retracer l'évolution du sens qui lui a été donné en d'autres temps, en d'autres lieux, dans d'autres cultures, dans d'autres religions ou philosophies. Afin d'éviter le piège qui consiste à voir des symboles partout, il faudrait aussi s'interroger sur les intentions profondes de ceux qui y ont eu recours, sur les circonstances dans lesquelles ils ont œuvré, sur le cahier de charges qui leur a été imposé et sur la manière dont ces symboles ont été finalement perçus et compris... Ce sont là autant de terrains sur lesquels nous ne nous sommes pas aventurés. Seuls des spécialistes travaillant en équipe interdisciplinaire pourraient s'y risquer en s'appuyant sur des études avérées : historiens des religions et des arts, linguistes, philosophes, théologiens, architectes...

Un travail qui dépasse, et de loin, nos compétences et nos moyens mais qui dépasse aussi l'objectif qui est le nôtre : prendre simplement le visiteur par la main pour lui faire découvrir quelques détails qui pourraient échapper à son attention parce que nécessitant des connaissances – d'ordre théologique en particulier – et pour susciter chez lui des pourquoi et des comment : des questions qui entraînent plus loin dans la recherche de sens... Nous voulions faire comprendre, transmettre, mettre en appétit : un but pédagogique, en somme.

Y sommes-nous parvenus ? Assez, nous l'espérons, que pour avoir contribué à faire mieux connaître le patrimoine religieux de notre cité : un des objectifs de notre confrérie.

**Bonne visite !**

Les membres de la Confrérie Saint-Géry.

# 1. Plus près.

« Trop de distance comme trop de proximité empêchent la vue. » (Pascal)

## 1.1. Dans le langage courant...

Ne dit-on pas « *loin des yeux, loin du cœur* » ? Rester proche des êtres auxquels on tient, conserver près de soi les choses auxquelles on accorde de l'importance, garder à l'esprit ce qui est, pour nous, essentiel, sont autant d'attitudes bien naturelles.

C'est ainsi que, dans le langage courant, on trouve, et ce, même si la notion de distance physique en est absente, des expressions telles que : « *ceux qui nous sont proches* », alors qu'ils se trouvent peut-être à l'autre bout du monde ou « *le rapprochement entre deux pays* », alors que leurs frontières restent intangibles...

Et on dit encore, de la même façon :

« *Leurs opinions se rapprochent – les grands esprits se rencontrent – le sujet est au centre de nos préoccupations – aimer son prochain – notre cercle d'amis – faire cercle autour de quelqu'un – entouré de l'affection des siens – un centre d'intérêt commun – au cœur du projet – un thème central...* »

Et a contrario : « *s'éloigner de la vérité – prendre ses distances avec une opinion – prendre du recul pour une meilleure appréciation – veiller aux gestes barrière, à la distanciation physique et sociale...* »

**Mais nous insisterons aussi, tout particulièrement, sur le fait qu'un rapprochement ne peut s'envisager que de manière progressive, sans brusquerie, sous peine d'échec assuré et sur cette constatation que « *garder une distance respectueuse* » n'a plus, aujourd'hui, une aussi grande importance que précédemment...**



## 1.2. Dans les Écritures.

Toute la Bible nous parle d'un Dieu qui, sans cesse, veut se rapprocher de l'humain qu'il a créé par amour : « *Comme un berger prend soin de son troupeau au jour où il est au milieu de ses brebis dispersées, ainsi je prendrai soin de mes brebis.* » (Ezéchiel 34,12) – « *Le Seigneur est proche des cœurs brisés* » (Ps 33,19) ; qu'il a aimé et qu'il aime encore et toujours et ce, jusqu'à se faire homme lui-même par Jésus : « *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.* » (Jn 1, 14) « *Au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas.* » (Jn 1,26) – « *Le Royaume de Dieu est déjà au milieu de vous.* » (Luc 17, 21)

Un Dieu qui nous invite à nous faire, à notre tour, proches de Lui et de nos frères : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » (Mt 19, 19) – « *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* » (Matthieu 25, 45) – « *Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé sur les bandits ?* » (Luc 10, 29-37)



## 1.3. Et dans notre église Saint-Géry ?

### 1.3.1. « Garder l'église au milieu du village. » <sup>(1)</sup>



Arrêtons-nous d'abord à cette expression qui fait écho à une représentation courante du village : des maisons rassemblées autour d'une église, « *comme*, dit joliment René Henoumont en parlant de notre cité, *des moutons autour de leur berger.* »

L'image correspond bien à l'étymologie du mot « paroisse » (le mot grec qui est à son origine signifie précisément « habiter auprès de... ») Elle se vérifie également sur les panneaux routiers qui signalent aux automobilistes leur entrée dans une agglomération. Et elle se vérifie encore pour tous les villages des environs de Braine.

Par contre, notre église paroissiale, il faut bien le dire, semble faire mentir cette expression : si le « centre » est compris comme l'emplacement de la Grand-Place, de l'Hôtel de Ville, du marché hebdomadaire et de la plupart des commerces de proximité, Saint-Géry fait manifestement exception à la règle. L'image de Dieu au milieu de ses enfants est belle et celle des fidèles qui, en retour, se placent sous sa protection au plus près de lui, l'est tout autant ; les constructeurs de notre église auraient-ils négligé d'en user ?

#### **Un retour sur l'Histoire de notre cité s'impose.**

Avant l'acquisition de Braine-la-Willote par Baudouin IV, existait un lieu de culte à l'emplacement actuel de notre église - le lien avec le chapitre montois renforce l'hypothèse de l'existence d'un tel édifice -. Les quelques habitations de ce qui n'était qu'une « villa », domaine sous l'autorité des chanoinesses de sainte Waudru, étaient rassemblées au pied du banc schisteux sur lequel la petite chapelle d'alors devait occuper une place centrale, légèrement surélevée par rapport aux cours d'eau voisins.

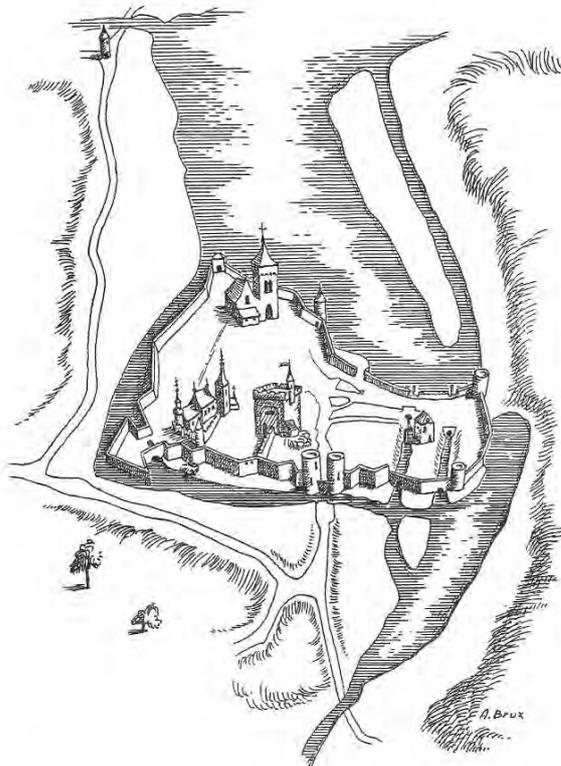
Mais la situation allait changer lorsque le Comte, en 1150, acquit ces terres et y entreprit plusieurs constructions. Sur le même affleurement schisteux où préexistait la chapelle et où, dit-on (on n'en a, en réalité, aucun indice...) subsistaient les vestiges d'une fortification construite par les Romains, il fit ériger un donjon, (le « château des comtes du Hainaut ») qui sera complété progressivement par une enceinte. Ces fortifications marquaient la limite du comté et le protégeaient de l'ennemi brabançon, objectif du nouveau propriétaire en achetant ce coin de Hainaut.

En aval du confluent des deux principaux ruisseaux, le Sans-Fond et la Brainette (la « Braine », autrefois) fut érigé aussi un barrage au point de resserrement de la vallée (en bas de l'actuelle rue Mayeur Etienne), des viviers étaient ainsi créés, retenues d'eau qui participaient à la défense du lieu et qui alimentaient, en même temps, un moulin (le « moulin comtal » ou « moulin de Braine » ou encore « moulin du Roi ») <sup>(2)</sup>.



Les initiatives de celui qui mérite bien ainsi le surnom de « Baudouin le Bâisseur » expliquent un accroissement de la population et dès lors, la nécessité pour le village de s'étendre. Cette extension était impossible à l'est où les viviers occupaient l'espace. Elle l'était tout autant au nord et l'ouest où la sécurité de la cité avait nécessité la construction de remparts. Le nouveau quartier, le bien nommé « neufbourg », ne pouvait voir le jour que vers le sud, vers Mons <sup>(3)</sup>.

**La ville grandit ainsi en décentrant progressivement le petit oratoire qui connut, au cours des siècles, démolitions, reconstructions et extensions mais resta en permanence sur le même site pour accueillir les édifices religieux qui s'y sont succédé et aboutir enfin à l'église que nous connaissons de nos jours.**



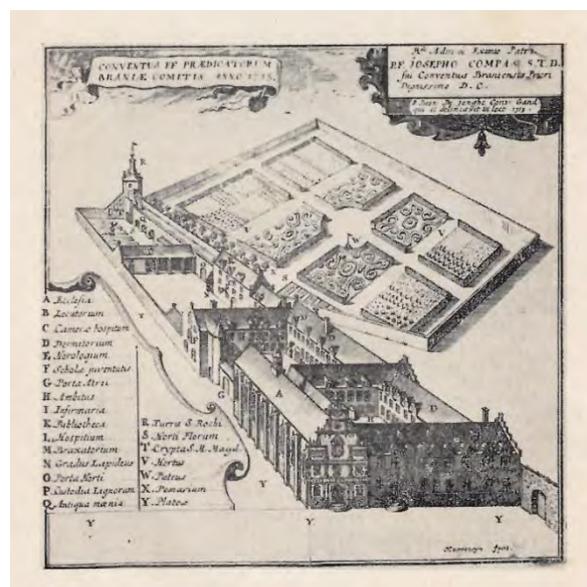
Alfred BRUX « Les racines d'une ville  
Braine-le-Comte – Ed. Syndicat d'Initiative  
1986



Braine-le-Comte au XVIIe S. – Gravé par J. DE GRAVE – Cliché Entre Senne et SOIGNES

### 1.3.2. Chapelles, potales et calvaires.

Le carcan de l'enceinte disparaissant peu à peu au cours des siècles qui suivirent <sup>(4)</sup>, la cité pouvait alors envahir de nouveaux espaces. La construction de lieux de culte proches des habitants de ces quartiers de plus en plus éloignés du centre s'avérait nécessaire. Des congrégations religieuses venant s'installer dans notre ville répondirent à ce besoin en construisant chacune leur propre chapelle : près de l'hospice des Béguines puis, près de celui des Sœurs Récollectines, près de la clinique des Sœurs de la Consolation, près des écoles des Dominicains, des Sœurs de Notre-Dame, des Frères de Saint-Gabriel et des Prêtres diocésains de l'École Normale de Bonne-Espérance ; autant de lieux de culte qui pouvaient, si besoin, ouvrir leurs portes à la population voisine.



Braine-le-Comte – Bâtiments construits par les Dominicains.  
1715

Le temps passe et la chapelle de l'Immaculée (chapelle des Récollectines) est devenue propriété de la Fabrique d'église Saint-Géry, d'autres chapelles ont été désacralisées et ont disparu, d'autres encore ont été cédées à la suite de circonstances diverses. Lorsque la ville s'étendit dans la direction d'Écaussinnes, on construisit aussi une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lourdes, au croisement de la N532 avec le chemin des Dames <sup>(5)</sup>, chapelle qui est toujours dans le giron de la Fabrique d'église Saint-Géry.

C'est dans la même perspective que de nombreux calvaires, chapelles et potales ont été érigés, par des Brainois, au plus près de leur habitation, sur les lieux mêmes où se sont déroulés les événements heureux ou tragiques qu'ils ont vécus. Un recensement, limité au seul territoire du Braine d'avant le regroupement de communes, nous permet d'estimer le nombre de tels édifices à une cinquantaine !... Un travail de repérage est en cours pour en connaître les propriétaires et s'assurer de l'entretien et de la préservation de tous ces lieux.

C'est à cette tâche, mais aussi à beaucoup d'autres, que se sont attelés les membres de la Confrérie Saint-Géry qui rassemble des passionnés du patrimoine religieux local. Une confrérie qui recrute en permanence, qu'on se le dise !

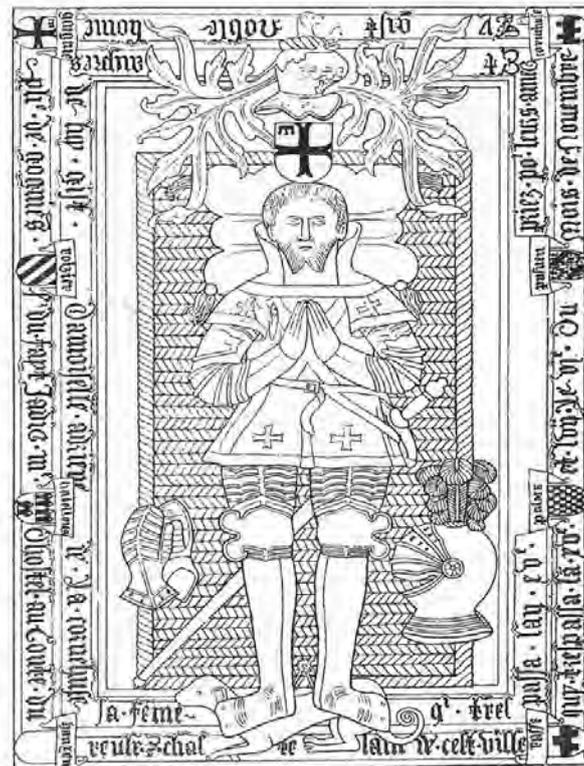


Potale dédiée à Saint-Géry au chemin du Néplier.

### **1.3.3. Des lieux d'inhumation.**

Ce désir de proximité s'est traduit également, de manière toujours visible aujourd'hui, dans et autour de l'église, par le souhait des chrétiens de s'y faire inhumer.





Décors tombale de Philippe de Cognies,  
en l'église de Braine-le-comte.

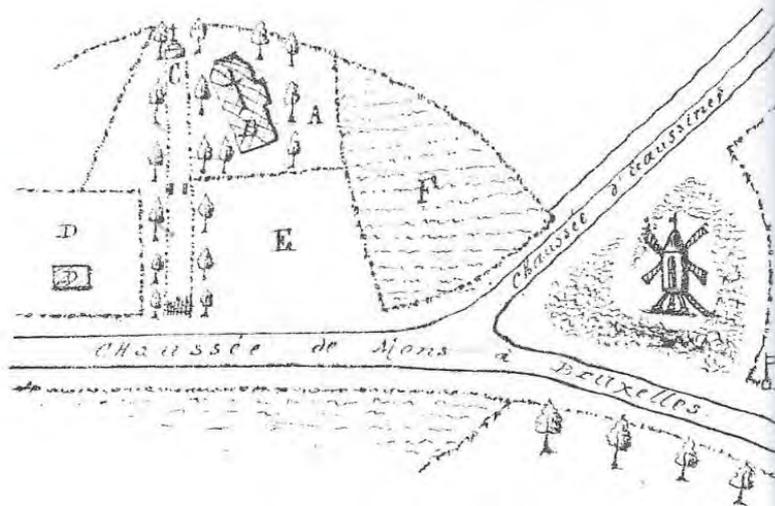
Certains défunts étaient enterrés dans l'église elle-même : des dalles funéraires couvrent encore de nos jours, partiellement du moins, le sol et les murs du chœur, de la nef ou de chapelles latérales de Saint-Géry. Au plus près des vivants, ils espéraient sans doute ainsi que les fidèles ne l'oublieraient pas dans leurs prières, et au plus près de celui qui est pour eux « le Vivant », ils témoignaient surtout de leur foi en la résurrection.

L'espace dans l'église étant limité, seuls, certains notables qui avaient le statut et les moyens de s'y réserver une place, pouvaient profiter de ce privilège ; pour tous les autres, l'inhumation était organisée dans le cimetière jouxtant directement l'église.

C'était bien le cas chez nous comme un peu partout : le cimetière ceignait l'église au plus près, espace devenu, aujourd'hui, à Braine, le « parc des Arbalétriers. »



*Chapelle S<sup>t</sup> Roch, dite des Pestiférés  
(1774.)*



*Légende :*

- A Cimetière*
- B Chapelle*
- C Calvaire*
- D Maison et jardin du concierge*
- E Propriété particulière*
- F Pâturage appartenant à la Chapelle.*

Lorsqu'une épidémie de peste frappa Braine durant l'année 1572, les autorités de la ville comprirent la nécessité de la contrer en créant un cimetière des pestiférés hors des murs de la cité.

Leur choix se porta sur un lieu appelé aujourd'hui, « faubourg de Mons ».

Une chapelle dédiée à saint Roch, saint invoqué contre ce fléau et dont notre paroisse conserve une relique, fut érigée à cet endroit <sup>(6)</sup>.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par souci d'hygiène mais aussi parce que la superficie à disposition n'était pas indéfiniment extensible, il fut décidé de transférer définitivement les cimetières en dehors des villes <sup>(7)</sup>. Le principe ne fut appliqué que très progressivement et connut des exceptions pendant des temps plus ou moins longs.

Chez nous, c'est à la limite de Braine et de Favarge qu'un nouveau cimetière vit le jour. L'endroit était appelé « Cabu » parce qu'autrefois propice à la culture des choux cabus et l'on comprend, dès lors, l'expression brainoise « aller à Cabu » pour parler d'un enterrement... <sup>(8)</sup>

### 1.3.4. Une longue approche progressive.

Rien ne devrait être plus simple que d'entrer dans une église...

Or, la réalité est autre : nous avons tous fait l'expérience de rester devant une porte close ! Les fabriciens et les ministres du culte qui ont vécu la douloureuse expérience d'un vol dans leur église, voire d'une profanation du tabernacle (Saint-Géry a subi l'un et l'autre) seront tentés, et on les comprend, de n'ouvrir qu'aux moments des célébrations. Mais il faut savoir que l'entretien d'une église coûte cher aux Communes et donc à la collectivité ! Comment justifier pareilles dépenses pour un bâtiment sous-utilisé voire inaccessible la plupart du temps ? **Une église trop souvent fermée est en danger !**



Heureusement, à Braine, la fabrique d'église a pu s'organiser pour éviter cette solution extrême : le sacristain, l'équipe chargée de l'entretien, des bénévoles assurent une présence du matin au soir (ou presque), tous les jours (ou presque). Un système d'alarme performant complète cette présence et garantit une surveillance permanente (au grand dam des membres de la fabrique parfois réveillés au milieu de la nuit par la centrale d'alerte pour une... araignée qui se promène devant une caméra ...

Mais même si la porte est grande ouverte, personne ne pénètre ainsi, d'un coup, dans ce lieu : les chrétiens le savent habité par une présence et ceux qui ne le sont pas tiennent généralement à témoigner de leur respect pour les convictions des premiers. La majesté du lieu, le silence et la lumière particulière qui le baignent contribuent aussi à ce que tous ceux qui entrent dans ces lieux ralentissent le pas et se mettent instinctivement à chuchoter.

**Les constructeurs l'ont bien compris : pour permettre au visiteur d'accéder au cœur du sanctuaire avec le respect qui s'impose, ils ont aménagé le bâtiment pour que le trajet se vive en plusieurs étapes successives.**

**Mais, nous le constaterons aussi : la notion de « distance respectueuse » évolue et des adaptations importantes y ont été apportées progressivement.**

- a. **Première étape : le parvis.** Pour autant que l'environnement le permette, un espace suffisamment grand est laissé libre devant l'édifice ; il est appelé « *parvis* », mot qui signifie « *paradis* »<sup>(9)</sup>.



Cet espace est, chez nous, très limité (il a été réduit lors des travaux de déviation de la route nationale en 1835) mais suffisant pour que les fidèles s'y rassemblent après les célébrations et que les touristes trouvent là le recul nécessaire pour évaluer la hauteur de la tour (40 mètres) qu'ils photographient parfois en contre-plongée, effet garanti...



Ils peuvent aussi y observer de près la façade qui présente certains détails évocateurs :  
- Deux lettres en fer forgé, S et G, leur rappellent, si besoin, que cette église est dédiée à saint Géry, patron de la paroisse.



- Le portail est fort simple mais son linteau mérite à lui seul qu'ils s'y attardent. Peut-être vestige de l'édifice de transition qui précédait l'église actuelle (?), il représente le Christ terrassant un monstre à figure humaine et libérant deux justes, Adam et Eve, certainement. Il s'agit là d'un thème assez souvent traité en pareil endroit parce que signe d'espérance : les forces de la mort et du mal ayant été vaincues par le Christ que les chrétiens s'appêtent à rencontrer en franchissant ce lieu.

- Sur les murs entourant le portail, ils peuvent remarquer, gravés par les tailleurs sur les pierres qu'ils ont façonnées, des signes appelés auparavant « marques de tâcherons » et plus justement aujourd'hui, « marques de carrières » puisque ces « signatures » permettaient de compter le nombre de pierres fournies par la carrière employant ces artisans et de rétribuer le maître-carrier en conséquence. Les marques que présente notre tour (composée essentiellement d'un parement en pierre bleue mis en place au XVI<sup>e</sup> siècle) sont celles de tailleurs de pierre d'Ecaussinnes et notamment de Jacquemart Boulle et de membres de la famille Moreau. <sup>(10)</sup>



- À gauche du portail, un petit détour leur permet de découvrir une tourelle, percée, à la base, d'une porte. Un échevin en possédait auparavant la clef lui permettant, sans pénétrer dans l'église elle-même – séparation du religieux et du civil – d'avoir accès à un escalier en colimaçon menant tout en haut de la tour. Là, il pouvait actionner la cloche qui alertait les Brainois de périls imminents (l'ennemi approchait-il des murs de la cité, un incendie s'était-il déclaré en ville ? Le tocsin les prévenait) mais qui leur annonçait aussi des événements plus heureux (une « joyeuse entrée », par exemple, était-elle prévue ? Une cloche au son plus joyeux le signalait.

Les cloches de l'église rendirent ce service à la population jusqu'à la construction d'une halle communale surmontée d'un beffroi qui prit le relais (sa construction s'étala de 1399 à 1406). Mais Saint-Géry reprit ses fonctions par après lorsque, pour diverses raisons, la cloche de la ville était mise hors service.



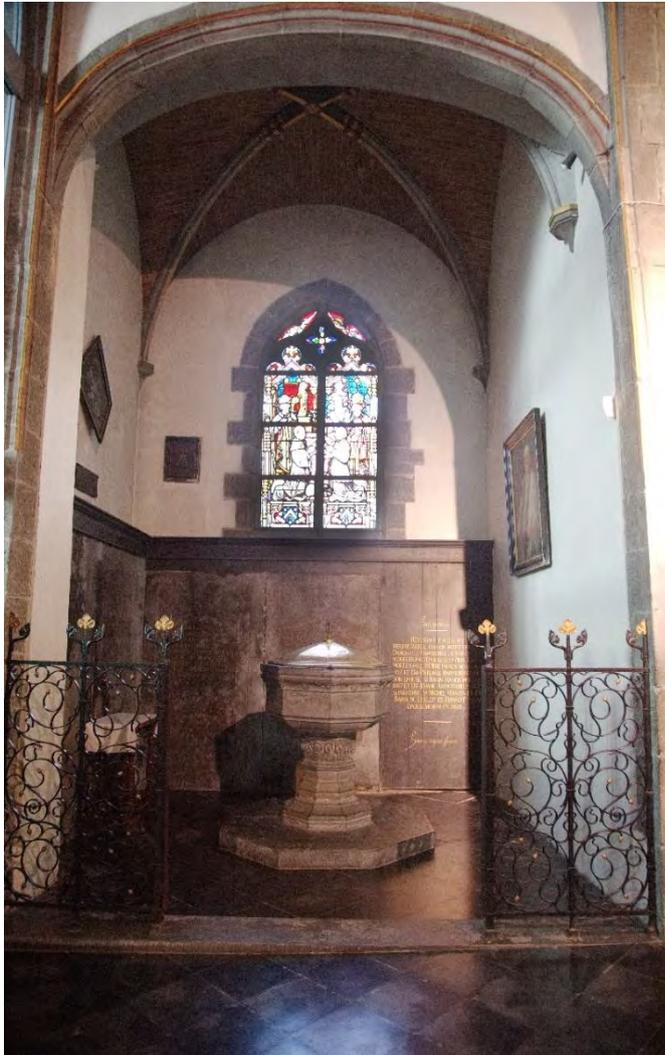
- b. **Deuxième étape : le porche.** Le portail extérieur à deux vantaux s'ouvre sur une seconde grande porte légèrement en retrait ménageant ainsi un petit espace, un premier sas en quelque sorte, avant l'entrée proprement dite dans l'édifice. Habituellement, on emprunte une des deux petites portes situées à gauche et à droite, mais plus solennellement, la grande porte centrale s'ouvre pour laisser passer, en procession, les fidèles participant à un événement important : mariage, funérailles, baptême, célébrations des grands moments de l'année liturgique.

La porte est un symbole auquel le Christ lui-même a eu recours : elle est passage rendu possible vers le Royaume et il s'est lui-même déclaré « passage » vers le Père et le Ciel qu'il nous réserve : « *C'est moi la porte des brebis* » (Jn 10,7)  
Franchi dans l'autre sens, le portail sera, pour le chrétien, retour dans le monde après s'être nourri et fortifié de la Parole et de l'Eucharistie.

- c. **Troisième étape : le narthex.** Du latin « narthex » (« *férule* », passé au sens de « *baguette* », puis « *d'étui, de boîte* » et par analogie, de « *sas* »), cet espace est délimité par le porche et la nef, nouvelle étape à franchir avant d'aller plus loin encore.



Historiquement, **les fonts baptismaux** étaient placés à l'extérieur des églises ou dans une pièce annexe tout à l'entrée, marquant ainsi la nécessité pour les catéchumènes (ceux qui sont en attente du baptême) de recevoir ce sacrement avant de pouvoir franchir la frontière du narthex et s'approcher plus avant dans l'église pour participer pleinement aux différentes célébrations.



Aujourd'hui, chez nous, le baptistère est situé à l'intérieur du bâtiment, dans la petite chapelle annexe à droite du narthex.

Nos fonts baptismaux datent de la fin du XV<sup>e</sup> siècle (et la cuve est dotée d'un couvercle en laiton que l'abbé Renard y fit placer en 1949) ; ils se trouvaient, à l'origine, à l'entrée de l'église, du côté de l'évangile (à gauche en faisant face à l'autel) comme les règles de la liturgie le recommandaient.

Mais suite au risque d'écroulement d'un des piliers de la tour, ils furent en 1714, déplacés dans le lieu qu'ils occupent toujours actuellement.

Ce lieu étant jugé trop exigu n'est plus utilisé à cet usage : la célébration de ce sacrement est maintenant organisée près de l'autel, tout devant.

D'aucuns regrettent cette disposition qui entraîne une perte de sens mais les temps changent et le souhait de voir la cuve baptismale reprendre du service sera peut-être exaucé un jour.

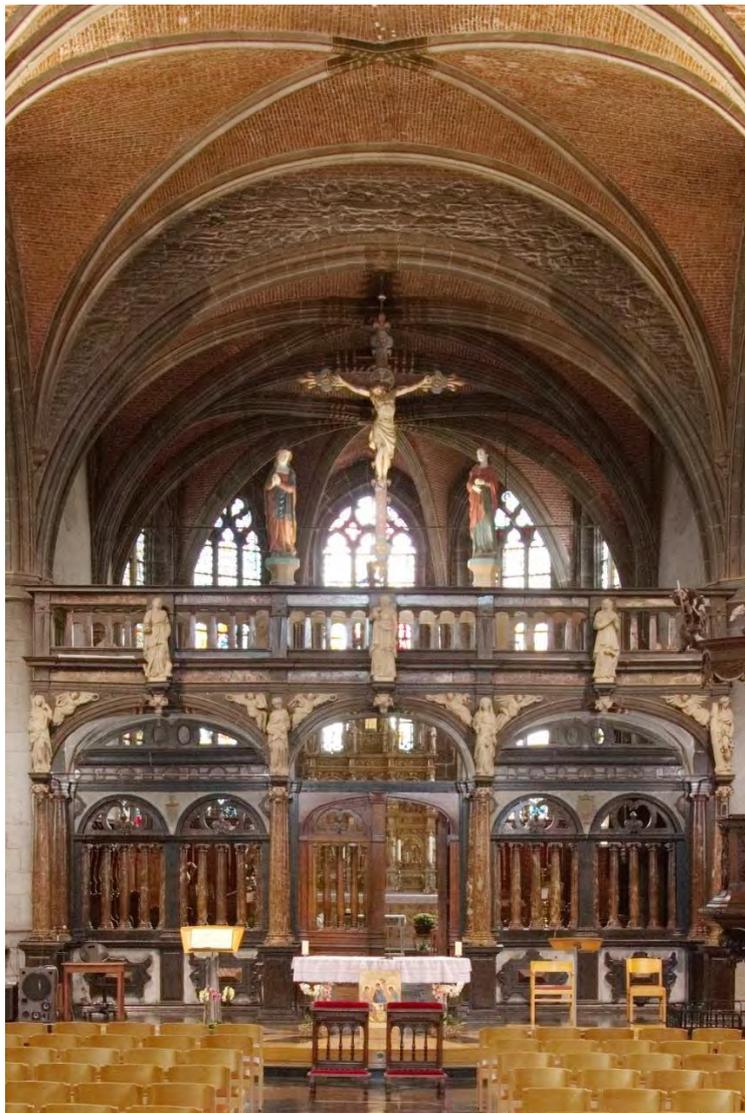
Le narthex était donc « salle d'attente » pour les catéchumènes mais aussi pour les pécheurs, auteurs de fautes graves. Ils y purgeaient en quelque sorte une période de « purgatoire » avant de recevoir l'absolution et l'autorisation de réintégrer l'assemblée des fidèles.

Aujourd'hui, le narthex offre toujours l'occasion aux chrétiens de marquer une pause avant de pénétrer dans la nef : ils s'y signent avec l'eau du « **bénitier** » <sup>(11)</sup> et y trouvent aussi, présentées sur des affiches ou panneaux, des communications diverses sur la vie de la paroisse (activités, agendas, offres de service...) Et plus particulièrement à destination des touristes, sont présentées, dans ce hall d'accueil, des informations sur l'édifice et sur les nombreuses œuvres d'art qu'ils peuvent y admirer.



d. Quatrième étape : nef et jubé.

Le visiteur qui veut accéder au **chœur** <sup>(12)</sup> de l'église, doit encore, après avoir traversé toute la **nef**, franchir une dernière séparation : le **jubé** <sup>(13)</sup>.



Historiquement (et surtout à partir de la réforme catholique au 16<sup>e</sup> siècle), il était impensable que les fidèles soient admis dans le chœur, lieu réservé aux seuls clercs habilités à s'approcher du **maître-autel** <sup>(14)</sup> et du **tabernacle**. <sup>(15)</sup> Debout dans la nef, les laïcs étaient même séparés du sanctuaire par une clôture (une grille ou un muret surmonté de balustres) ou une construction plus imposante encore : un jubé.

Chez nous, la nef est longue de 35 mètres et comporte quatre travées, sections de la nef délimitées par les colonnes ; la dernière travée, celle qui jouxte le chœur, est appelée « transept ».

Ce transept traverse toute la largeur de la nef et se poursuit dans les deux chapelles latérales les plus vastes : en tout, 28 mètres.

Le plan général de notre église (comme de beaucoup d'églises) n'est pas sans évoquer une croix latine et donc, le corps de Christ en croix : la nef pour son corps proprement dit, le transept, ses bras étendus et **l'abside** <sup>(16)</sup>, sa tête.

Cette allégorie est développée par maints auteurs mais était-ce vraiment l'objectif des bâtisseurs ? Certains en doutent... Chacun se fera son opinion !

Le plan de l'édifice a-t-il été conçu, au départ, pour figurer un corps humain ou sa forme a-t-elle été interprétée de cette façon a posteriori ?

Il est vrai que notre église peut alimenter ce doute : au XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque son agrandissement fut réalisé, l'ajout de nefs et de chapelles latérales a réduit la possibilité d'y distinguer nettement deux bras et encore moins deux bras présentant une certaine symétrie. Ce ne fut manifestement pas le souci premier de l'architecte de l'époque puisque les deux nefs latérales sont de largeurs différentes (respectivement, au nord, de 3,50 mètres et au sud, de 4 mètres.)

La frontière entre nef et chœur est matérialisée par un « jubé » ou « ambon » monumental. Construit en 1593, il témoigne de la priorité accordée, à cette époque, au respect (ou à la crainte ?) du lieu sacré dont on devait se tenir à « **distance... respectueuse** ».

- e. **Cinquième étape : le chœur, l'abside, le maître-autel, le tabernacle** : là où s'achève notre longue progression vers le chœur, le sanctuaire, le lieu le plus saint de l'église.



Le « maître-autel » est rappel, à la fois, de la table de la dernière Cène (le dernier repas pris par Jésus avec ses disciples) où les fidèles sont invités à partager le repas eucharistique et aussi de l'autel proprement dit (lieu où le sacrifice de Jésus est rendu présent sous les signes sacramentels du pain et du vin.)



Pour les chrétiens, l'autel n'est pas qu'une pièce du mobilier comme les autres ; il revêt une grande importance parce qu'il représente le Christ, «  *pierre angulaire*  » (Ep 2,20) de l'Église. Lors de son installation dans une nouvelle église, l'autel est consacré au cours d'une célébration qui présente quelques ressemblances avec celle d'un baptême : l'évêque le bénit à l'huile sainte, puis après différentes prières, le recouvre d'une nappe blanche de la même manière qu'un baptisé reçoit un vêtement blanc, une aube.

Autre signe du caractère sacré de l'autel : avant chaque célébration eucharistique <sup>(17)</sup>, le prêtre l'embrasse. Des reliques de saints étaient introduites sous une pierre scellée dans les autels, le prêtre embrassait donc la relique en même temps que l'autel exprimant ainsi qu'il est en communion avec Dieu, avec le Christ et avec toute l'Église du ciel, dont la présence est symbolisée par ces reliques.

Le tabernacle est cette petite armoire qui renferme la réserve eucharistique, les hosties consacrées durant la messe et qui n'ont pas été utilisées.

Notons, ultime écran, que la porte du tabernacle pouvait encore être cachée par une petite tenture qui, chez nous, est toujours en place alors que le tabernacle n'est pourtant plus en usage. Ce voile est-il rappel de celui qui, dans le Temple de Jérusalem, fermait l'entrée du Sanctuaire, lieu par excellence de la présence de Dieu ? Ce rideau, précisent les Évangélistes, se déchira de haut en bas au moment de la mort de Jésus sur la croix ; ils soulignaient ainsi, symboliquement, la volonté de Dieu de se faire, pour toujours, proche, l'écran étant définitivement tombé.



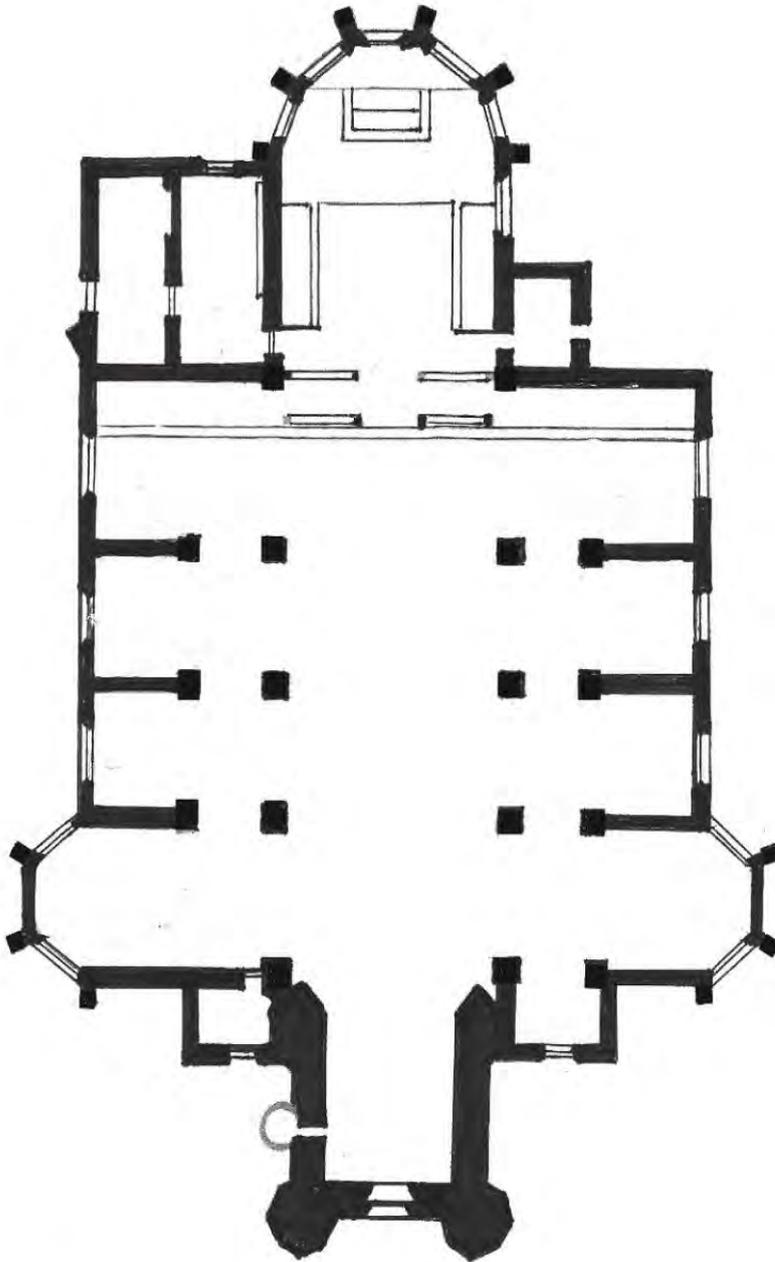
Au moment de sa construction en 1577<sup>(18)</sup>, le tabernacle faisait corps avec le maître-autel. Il était situé sur la haute tourelle construite au-dessus du **retable**<sup>(19)</sup>, donnant à l'ensemble des dimensions impressionnantes (trop, diront certains) dans le but de marquer l'importance de l'Eucharistie (à l'époque de la « Contre-réforme », certains protestants contestaient la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie.)

Le tabernacle situé en hauteur était lui-même surmonté d'une niche dans laquelle une hostie disposée dans un ostensorio pouvait être présentée à l'adoration des fidèles (voir aussi le chapitre suivant.) Le prêtre accédait à ces deux emplacements par un escalier toujours présent derrière l'autel.



f. Que d'étapes franchies !

Les situez-vous sur ce plan de notre église ?



le maître-autel et  
le tabernacle  
l'abside

le chœur

le jubé

le transept

une travée

la nef principale  
une nef latérale  
une chapelle  
latérale

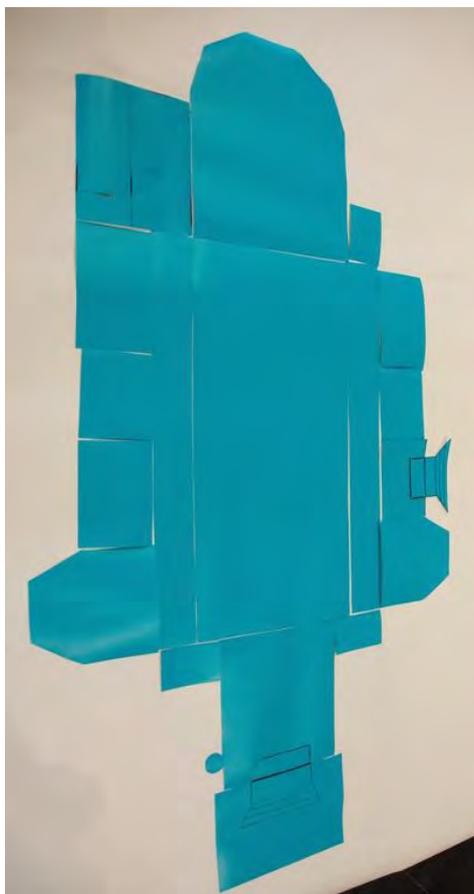
les fonts  
baptismaux

le narthex

le portail  
le parvis

**Puzzle reconstitué par des enfants lors d'une visite de l'église Saint-Géry :**

parvis, porche, narthex, chaufferie, fonts baptismaux, nef principale et latérales, chapelles latérales, sortie latérale, chœur et abside, sacristies, « crypte ».



**Maquette réalisée par des enfants lors de la même visite:**

autels, piliers, fonts baptismaux, chaire de vérité, podium, ambon, stalles sont représentés en utilisant diverses boîtes :

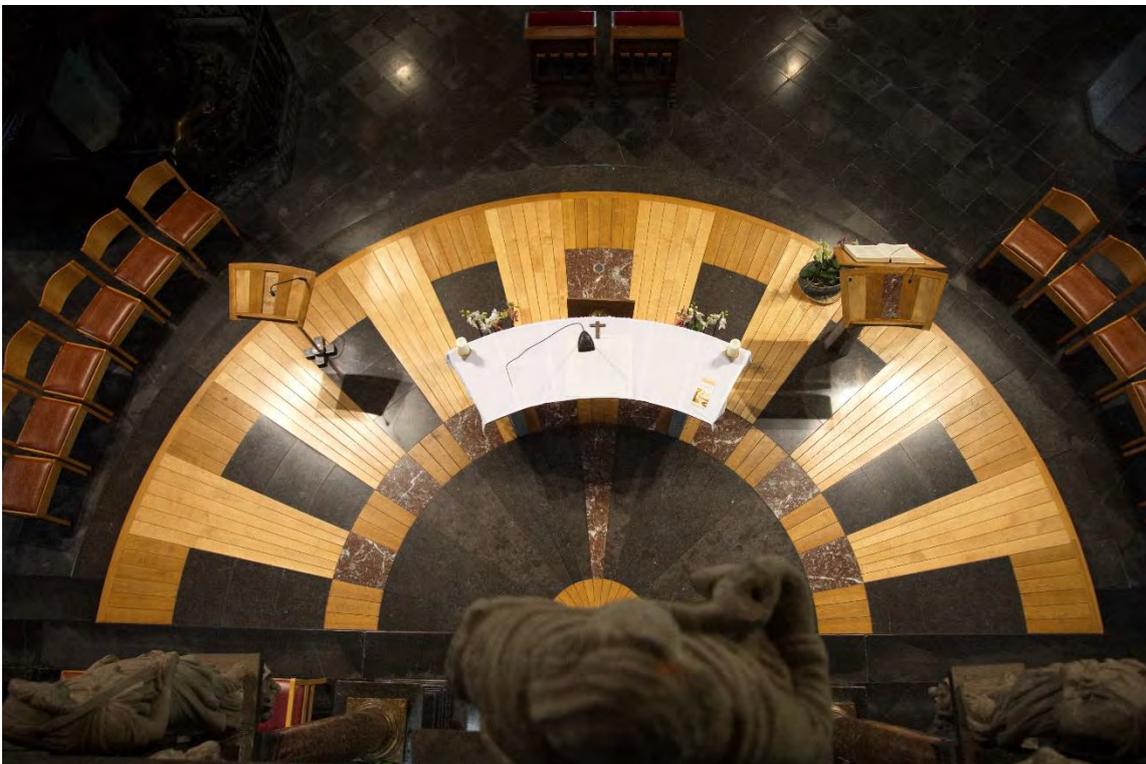


### 1.3.5. Et aujourd'hui ?

Pour manifester sa déférence, la distance n'est plus le moyen privilégié aujourd'hui parce qu'il entre directement en concurrence avec une autre attente qui revêt une importance devenue prioritaire : l'aspiration à une relation de proximité, voire d'intimité. Comme le tutoiement de Dieu, habituel de nos jours, le respect du caractère sacré du cœur (et du chœur) de l'église peut se manifester sans nécessairement garder cette dimension de distance.

Cette aspiration à plus de proximité, le Concile Vatican II l'a prise en compte : dans la « *Constitution sur la liturgie* », premier texte qui y fut voté, s'est dégagée la volonté de **favoriser la participation des fidèles à l'action liturgique.**

Parmi d'autres recommandations, prévaut ainsi la coutume de célébrer « face au peuple », un changement qui nécessite de retourner l'autel et de le placer plus avant, jusque dans la croisée du transept parfois et être alors entouré par l'assemblée sur trois côtés. <sup>(20)</sup>



C'est bien le cas chez nous où l'autel principal a laissé sa place à un autre qui se dresse pratiquement au centre d'un demi-cercle - le podium épouse cette forme -, disposition qui tend à dire que le Christ est au milieu de ceux qui sont rassemblés.

Le tabernacle ne pouvait pas, dans cette disposition nouvelle, se trouver au centre de cet autel sous peine de créer un autre obstacle entre célébrant et fidèles. La solution adoptée ici, à Saint-Géry, fut de le déplacer sur l'autel d'une des chapelles latérales, celle qui se situe dans le bras sud du transept. Mais il faut préciser que l'usage de conserver et d'exposer l'Eucharistie dans la tour du maître-autel avait déjà disparu depuis longtemps et que le tabernacle avait émigré dans une niche créée dans la muraille du côté de l'épître puis dans une petite armoire portative placée sur l'autel.



### **1.3.6. En conclusion.**

**Se tenir à distance par respect ou s'approcher et marquer ainsi son désir de proximité, d'intimité ?**

**Les deux options n'ont-elles pas toujours coexisté ?**

**Aucune disposition ne sera jamais idéale et définitive.**

**Celle adoptée aujourd'hui répond à un besoin plus marqué de notre temps, elle est le résultat d'une évolution pour que la forme corresponde au mieux au sens privilégié à chaque époque.**

**Il est remarquable que l'Église et l'église puissent ainsi s'adapter au fur et à mesure aux siècles qu'elles traversent tout en gardant immuable l'essentiel : le message évangélique.**

---

Notes :

1. L'expression, si elle est bien basée sur cette constatation que l'église du village est le plus souvent située en son centre, signifie plus particulièrement chez nous qu'il faut faire en sorte d'éviter les conflits ou, s'il y en a, de ramener la sérénité en cherchant le plus juste équilibre entre les avis ou attentes de chacun, en gardant une position centrale, entre les extrêmes.
2. G. BAVAY, *Patrimoine et histoire des moulins en Hainaut*, Analectes d'histoire du Hainaut, tome XI – Collection publiée par Hannonia – Mons – 2008 – p. 339.
3. G. BAVAY, *Braine-le-Comte, Patrimoine d'hier et de demain*, Carnets du Patrimoine 54, 2009, p. 12.

Notez que certaines traces de ce passé subsistent :

- le conduit souterrain qui a assuré, après l'abandon du « Grand Vivier », l'alimentation du moulin,
- la déviation de la Brainette qui, depuis lors, passe de l'autre côté du banc de schiste,
- ainsi que toute une toponymie : la Coulette, la rue du Pont, la rue des Dignes, la rue des Viviers.

Des étangs aménagés en amont permettent de mieux réguler les eaux lors de crues. Des inondations se produisent pourtant encore parfois aujourd'hui, dans toute cette zone provoquant bien des dégâts aux habitations des riverains.

4. En 1677, le gouverneur général des Pays-Bas fit sauter le château et ses remparts pour empêcher les Français de s'y retrancher. Cette destruction des fortifications s'acheva avec la disparition en 1776 des portes de Bruxelles et de Mons qui contrôlaient les accès nord et sud de la cité.
5. **La chapelle Notre-Dame de Lourdes** est construite au « hameau de la Croix » dont la dénomination « provient sans doute de la croix formée par la rencontre du chemin de Braine à Ecaussinnes-Sud et du chemin des Dames » selon l'abbé Croquet dans son glossaire toponymique ; Edmond Rustin précisant même que cette chapelle est « située au lieu-dit 'La Barrière d'Ecaussinnes', ancien siège de l'octroi, » (du lieu où un péage était perçu pour l'utilisation de la chaussée.)  
J. CROQUET, *Glossaire toponymique de la ville de Braine-le-Comte*, dans *Annales du Cercle archéologique d'Enghien*, t. 5, 1898, p. 101.  
E. RUSTIN, *Braine-le-Comte en cartes postales anciennes*, Braine-le-Comte, 1987, n° 46.
6. **La chapelle Saint-Roch**, voir son histoire sur ce lien :  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Chapelle\\_Saint-Roch\\_de\\_Braine-le-Comte](https://fr.wikipedia.org/wiki/Chapelle_Saint-Roch_de_Braine-le-Comte)
7. A. DUYM, *Les lieux d'inhumation de la ville de Braine-le-Comte (XVIIIe-XIXe siècle)*, dans *Annales du Cercle royal d'histoire et d'archéologie du Canton de Soignies*, t. XLII, 2018, p. 99-132.
8. J. BRUAUX, *Favarge, un hameau de Braine-le-Comte*, dans *Lorsque Braine m'était conté* (4), p. 27.
9. Le **parvis** : cette dénomination trouve son origine dans le fait qu'au moyen âge, un spectacle, le « Mystère de la Passion », s'y jouait durant la semaine sainte ; il était rappel de l'événement au cœur de la foi chrétienne, la mort et la résurrection du Christ qui ouvre la voie au... paradis.
10. J. Boulle a donné son nom à une rue d'Ecaussinnes-Lalaing (près de l'église Sainte-Aldegonde  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89glise\\_Sainte\\_Aldegonde\\_d%27%C3%89caussinnes-Lalaing](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89glise_Sainte_Aldegonde_d%27%C3%89caussinnes-Lalaing))

Les membres de la famille Moreau sont connus pour avoir été les fournisseurs des chanoinesses de Mons :

G. BAVAY, *Braine-le-Comte, patrimoine d'hier et de demain*, Namur, 2009, p. 34-35 (Carnets

du Patrimoine, 54) et *Le Patrimoine monumental de la Belgique*, vol. 23 : *Province de Hainaut. Arrondissement de Soignies*, t. I, Sprimont, 1997, p. 61.

11. **Le bénitier** est ce récipient placé à l'entrée du narthex contenant de l'eau bénite avec laquelle les chrétiens se signent (tracent une croix sur leur corps) en souvenir de leur baptême.
12. **Le chœur** est, dans une église, le lieu où se trouve le maître-autel et où se déroulent les liturgies. Son nom lui est donné en référence au chœur (l'ensemble des chanteurs) qui y avait accès pour exécuter les chants liturgiques durant les célébrations.
13. **Le jubé** est cette clôture séparant la nef et le chœur liturgique. Il est surmonté d'une galerie d'où, auparavant, un lecteur proclamait l'Épître et l'Évangile au cours de la messe. De haut de cette superstructure, il pouvait se faire mieux entendre de ses auditeurs. Le jubé tient d'ailleurs son nom du premier mot de la prière prononcée par celui qui était chargé de ces lectures : « *jube, domine, benedicere !* » (« *Je t'en prie, Seigneur, bénis-moi !* »)  
**L'ambon.** Le jubé étant alors le lieu de ces proclamations, il a été aussi appelé « ambon » (« monter » en grec), nom réservé, aujourd'hui, au pupitre sur lequel est posé le lectionnaire présentant les textes bibliques.  
**La tribune** située au-dessus du narthex et sur laquelle est installé l'orgue de notre église est parfois appelée, à tort, « jubé ». La confusion s'explique d'autant mieux que le jubé, chez nous, a accueilli très longtemps cet instrument. L'orgue actuel (un orgue mécanique, particularité rare !), exigeant davantage de place, une tribune fut construite au-dessus de l'entrée pour l'accueillir.  
Evoquons enfin le fait que peu de jubés subsistent aujourd'hui et que l'église Saint-Géry de Braine, la collégiale Saint-Vincent de Soignies et la collégiale Sainte-Waudru à Mons font à ce titre, dans notre région, figures d'exceptions.
14. **Le maître-autel** est l'autel principal de l'église. Chaque chapelle latérale comporte aussi son autel : il permettait précédemment aux nombreux prêtres desservant la paroisse (les vicaires) d'y célébrer quotidiennement « leur » messe.
15. **Le tabernacle** : le mot signifie « tente » en référence avec celle où était placée « l'arche d'alliance. » Lors de la longue marche du peuple hébreux à sa sortie d'Égypte, à travers le désert, (relatée dans l'Ancien Testament – livre de l'Exode) « l'arche d'alliance » était le coffre contenant les « tables de la loi » (les commandements) mais également un fragment de la « manne » (nourriture offerte par Dieu en ce lieu inhospitalier.)  
Le tabernacle contient aujourd'hui les hosties qui n'ont pas été distribuées aux fidèles au cours de la messe et qui sont destinées à être utilisées en d'autres circonstances. Elles constituent ce que l'on appelle la « réserve eucharistique ».
16. **L'abside** est cet endroit en forme de demi-cercle ou de polygone où se trouvent le maître-autel et le tabernacle.
17. « **Célébration eucharistique** » et « **Messe** » désignent indifféremment la célébration durant laquelle les fidèles reçoivent et la Parole de Dieu (les lectures d'extraits bibliques) et l'Eucharistie (l'hostie, pain devenu Corps du Christ.)
18. C. DUJARDIN, J.-B. CROQUET et P. BOURDEAU, *La paroisse de Braine-le-Comte – souvenirs historiques et religieux*, Braine-le-Comte, 1889, pp. 107/108.
19. **Le retable** est la partie verticale placée derrière l'autel (de « retro » : derrière) et qui est richement décoré de scènes bibliques.
20. Mgr J. PERRIER, « *Visiter une église* », Bayard, 2003, Paris, p.64.

## 2. Plus à l'est, vers la lumière.

« *C'est la nuit qu'il est beau de croire en la lumière.* » Ed. Rostand, *Cyrano de Bergerac*.



### 2.1. Dans le langage courant, ne dit-on pas :

« *il a le sens de l'orientation – il ne perd pas le nord – ces circonstances l'ont complètement débousolé...* »

Dans son éditorial du journal *Dimanche*, le 21 août 2022, Vincent Delcorps titrait : « *Ces boussoles qui nous éclairent* », usant ainsi du lien qui unit orientation et lumière. Ce chapitre suivra la même piste.

2.1.1. C'est la course de notre planète autour du soleil qui détermine les quatre coins cardinaux et participe à la mesure du temps. Notre Terre laisse le soleil caché à nos yeux, au nord, durant toute la nuit et c'est à l'est qu'il réapparaît, le matin, signal du début d'un nouveau jour. Il brille de mille feux lorsqu'il est au plus haut dans le ciel, à midi, au sud. Et il nous semble descendre, le soir, dans la direction de l'ouest pour disparaître plus bas que l'horizon. Temps et espace sont étroitement liés.

Des quatre directions, le nord a été choisi pour tenir un rôle tout particulier ; l'étoile Polaire ainsi que le champ magnétique de la Terre influençant la boussole aimantée expliquent sans doute ce choix.

Notre vocabulaire présente à cet égard quelques étrangetés : lorsque nous tentons de repérer la direction du nord, nous parlons de nous « *orienter* », de chercher, comme le mot semble le dire, l'orient, l'est, le levant ?!... Et lorsque le plan est étalé sur la table, nous le faisons

pivoter jusqu'à ce que le nord soit, disons-nous par convention, « *en haut* ». De quelle « hauteur » s'agit-il alors que la carte est placée horizontalement ?... On peut comprendre que la tâche des petits écoliers, géographes en herbe, ne soit pas facilitée par l'usage de ces mots à la signification détournée.

La carte est donc « orientée » lorsque le nord est « en haut ». C'est du moins ainsi qu'elle est placée pour être consultée, chez nous, depuis le 16<sup>e</sup> siècle. La convention de mettre le nord « au-dessus » vient peut-être du fait que, de cette manière, notre Europe est « au-dessus » de l'Afrique ?... Mais notons que des cartes inversées, cartes où le sud est en haut et le nord en bas, existent dans l'hémisphère sud.

Et, aujourd'hui encore, sur certaines cartes que l'on peut trouver, par exemple, dans le sud de l'Espagne, c'est l'orient qui figure en haut. La région fut occupée par les musulmans du 8<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle et cette direction y était privilégiée parce qu'elle est celle de la ville sainte de La Mecque vers laquelle se tournent les musulmans pour prier,

En ce qui concerne l'église Saint-Géry. Une boussole nous permet de vérifier qu'en nous déplaçant du portail au chœur, nous nous dirigeons vers l'est, vers les premières lueurs du soleil, elle est véritablement « orientée. »



2.1.2. La lumière est présente dans beaucoup d'expressions de notre quotidien pour parler de faits pourtant bien éloignés de l'éclairage proprement dit. Jugez plutôt !

La **compréhension**, la **connaissance** sont ainsi souvent évoquées par des expressions imagées où il est question de lumière, tandis que l'ignorance, le mystère, le mystère, par d'autres qui font référence à la nuit, aux ténèbres, à l'obscurité :

*« faire la lumière ou faire le jour sur une affaire – c'est lumineux – mettre des événements en lumière – éclairer sa lanterne – tout s'éclaire à la lumière de ces informations – voir clair dans son jeu – il a été on ne peut plus clair... »*

Des enfants reçoivent parfois les beaux prénoms de « *Luc* » et « *Lucie* » ; leurs parents ignorent-ils que ces « petits noms » viennent de « *lux* », lumière en latin, ou espèrent-ils vraiment que leurs rejetons deviennent toujours plus « *lucides, clairvoyants...* » ?

Dans la BD, une « *petite ampoule électrique allumée* » est signe d'une trouvaille, d'un déclic

dans la résolution d'un problème.

Et à l'opposé, on dit : « *il reste des zones d'ombre – on est complètement dans le noir – on ne voit pas bien de quoi il est question – c'est une histoire ténébreuse qui remonte à la nuit des temps – cet individu n'est pas une lumière – c'est de l'obscurantisme ...* »

De même, en histoire, on dit « *le siècle des Lumières* » (en opposition à « *l'obscurantisme religieux* ») lorsqu'on parle du XVIII<sup>e</sup> siècle et du courant philosophique qui y a vu le jour. Mais on évoque « *les époques obscures* » de la Grèce antique au temps des Mycènes et, même si le Moyen Age ne l'est pas, il est souvent décrit injustement comme « *une période sombre.* » Heureusement, les historiens ont fait en sorte d'abandonner cette expression trompeuse !

La lumière est également associée à l'**espoir**, à l'**optimisme**, à la **confiance**, elle rassure lorsqu' « *on voit où on va* », que « *l'horizon s'éclaircit* », que l'on peut apercevoir « *le bout du tunnel* » ou encore que telle personne est promise à « *un brillant avenir.* »

Son absence, par contre, ne présage rien de bon et on dira que « *l'avenir s'obscurcit* », que c'est « *une sombre affaire* » qui « *donne des idées noires* » ou « *fait broyer du noir.* »

La lumière enfin évoque aussi le **succès**, la **gloire**, le **prestige** quand on met quelqu'un « *en lumière, sous les feux des projecteurs* » (ou, au contraire, sort plus funeste..., si on le met « *à l'ombre* ».) On dit qu'il est « *tout auréolé de gloire* » (ou qu'il « *a perdu son auréole, son éclat* », qu'il serait bien nécessaire de « *redorer son blason* »), que c'est quelqu'un de « *brillant* » (ou de « *terne* »).

Mais il ne s'agit surtout pas que cette lumière soit trop « *aveuglante* » : il y aurait risque d'avoir affaire à un « *illuminé* » ou un « *allumé.* »

Néanmoins, les humbles se sentent plus à l'aise « *dans l'ombre qu'en pleine lumière* » et les sages « *ne confondent pas l'éclairage et la lumière.* »

L'obscurité a aussi ses avantages : elle favorise le sommeil réparateur ainsi que le recueillement propice à la méditation, à la prière.

Elle est aussi, comme le suggère l'écrivain Carl Norac, l'occasion de goûter aux charmes du « *Noir Quart d'Heure.* » <sup>(1)</sup>

**Preuve s'il en fallait que, comme tous les symboles, celui-ci est ambivalent et que seul le contexte nous permet de lui attribuer la signification qui convient le mieux.**

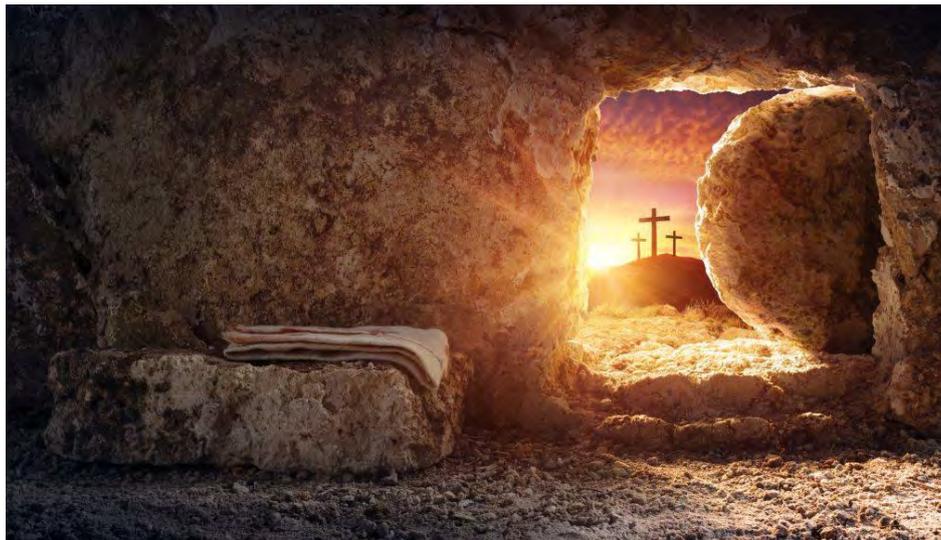
## 2.2. Dans les Écritures.

Les bâtisseurs des églises ont généralement choisi d'orienter (dans le sens exact du terme) leurs édifices dans l'axe ouest > est, de l'entrée vers le chœur.<sup>(2)</sup> Leur préférence accordée à l'orientation vers le levant trouve son explication dans les Évangiles : l'est est le point de l'horizon où le jour se lève et les quatre évangélistes s'accordent pour situer la Résurrection du Christ, l'événement majeur de la foi chrétienne, à l'aube, du côté de l'horizon où apparaissent les premières lueurs du jour renaissant.

*« Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et Salomé achetèrent des huiles parfumées pour embaumer le corps de Jésus. Très tôt, le dimanche matin, au lever du soleil, elles se rendirent au tombeau »*  
écrivent Marc 16, 1-2 / Matthieu, 28,1 / Luc 24,1 / Jean 20,1.

Le moment de la journée et la direction du levant renvoient bien sûr à une symbolique solaire et christique : c'est le retour du jour au bout la nuit, la victoire de la lumière sur les ténèbres, de la vie sur la mort, image donc de la Résurrection. Ainsi en est-il déjà au moment de la fête de Noël : la nativité de Jésus se célèbre au solstice d'hiver alors que la course solaire commence à remonter.<sup>(3)</sup> Pour parler de l'Incarnation, les évangélistes ont recours à ce symbole prémonitoire de la... Résurrection :

- chez Luc (1,78-79), on lit : c'est « Le soleil levant qui vient nous visiter » et la nuit des bergers est illuminée de lumière non naturelle, celle du Ciel (2,9) : « *La gloire du Seigneur les enveloppa de lumière* » ;
- pour Matthieu, c'est l'image de la marche des mages à l'étoile, dont les artistes s'inspirent abondamment : « *l'astre se lève à l'orient.* » (Mt 2,2.7.9.10.)



Mais c'est en relatant les événements du dimanche de Pâques que les quatre évangélistes usent particulièrement de mots tels lumière, aube, matin, tôt, lever du jour, éclat, blancheur : Mt 27,45 / 28,1.3 / Mc 14,17.26 / 15,33 / 16,2.5 / Lc 23,44.45 / 24,1.4 / Jn 12,45 ; 13,30 / 20,1.12.

Luc écrit, dans le récit de la Transfiguration qui annonce la Résurrection : « *Ses vêtements devinrent d'une blancheur éclatante.* » (Lc 9,29) Et dans son récit des disciples d'Emmaüs, Luc toujours précise que « *leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent* » (Lc 24,31)

Matthieu rapporte les mots de Jésus : « *Vous êtes la lumière du monde* » (Mt 5,14-16) et donne une place essentielle à la lumière dans la parabole des 10 jeunes filles (Mt 25,1-13).

Marc aussi utilise le même symbole en racontant la guérison de Bartimée (Mc 9,46-52)

Jean recourt bien souvent au langage symbolique.

Ainsi quand il raconte la guérison de l'aveugle de naissance (Jn 9,1-41),

ou quand il dit :

« *La lumière brille dans l'obscurité mais l'obscurité ne l'a pas reçue* (Jn 1,4-9)

– *Celui qui prétend vivre dans la lumière, tout en haïssant son frère, se trouve encore dans l'obscurité.* » (IJ 2,9-1).

Saint Paul, pour sa part, rappelle que « *Dieu sauve le païen des ténèbres.* » (Col 1,12) et exhorte les chrétiens à devenir « *filis de lumière.* » (Ep 5,8)



Que de ponts à jeter entre la place accordée à la lumière dans la symbolique chrétienne et celle bien présente dans les cultes solaires qui apparurent dans de nombreuses régions du monde !

Qu'il soit appelé Bélénos chez les Gaulois ou Ra dans l'Egypte des pharaons, Inti dans l'empire Inca, Mithra chez les Perses ou autrement encore dans d'autres religions du monde, le soleil a partout et toujours représenté la puissance céleste vivifiante qui irradie, féconde, brûle et purifie.

Est-il étonnant que des influences mutuelles entre mythes, légendes, images, rites et symboles aient pu s'opérer ?

Plutôt que de tenter vainement d'éradiquer brutalement les cultes pratiqués par les peuples adoreurs du dieu soleil, les missionnaires chrétiens ont parfois préféré adopter une autre stratégie : les faire évoluer, les conserver tout en leur donnant une autre signification plus conforme au message évangélique qu'ils apportaient. Le choix du 25 décembre, jour où les

Romains célébraient « *la naissance du Soleil invaincu* » (*natalis solis invicti*) pour placer la fête de Noël, fête de la naissance du Christ, en est un bel exemple. <sup>(3)</sup>

## 2.3. Et dans notre église ?

### 2.3.1. La statue de saint Christophe et la lumière.

Le banc de schiste sur lequel les bâtisseurs ont bâti l'église présente pareille orientation et, lorsque les fonts baptismaux étaient encore situés derrière la grande statue de saint Christophe, notre saint était bien placé pour inviter le nouveau baptisé à suivre le chemin, véritable parcours initiatique, qui s'ouvrait à lui : en partant du portail, à l'ouest (la naissance), il longe tout le côté nord (la vie avec ses aléas) mais est appelé à se diriger vers le chœur, le Christ, l'est (la résurrection) et bénéficier pleinement de la lumière du Ciel au sud (la vie éternelle)...



Tourné vers le chœur, saint Christophe indiquait la direction à suivre aux nouveaux baptisés. Les 4 côtés du socle carré de cette statue présentent d'ailleurs 4 symboles sculptés évoquant les 4 âges de la vie terrestre : naissance, enfance, âge adulte et vieillesse.



Quand aujourd'hui encore, des chrétiens invoquent saint Christophe « *avant de prendre la route, rassurés* » (selon la formule de prière proposée aux automobilistes), ne serait-ce pas plutôt sur la route de la vie qu'il les guide et les soutient dans leurs efforts de prudence ?

Il fut un temps où les petits enfants éprouvant quelque difficulté dans l'apprentissage de la marche étaient conviés, avec l'aide de leurs parents, à faire le tour de la statue : ils sortaient du passage étroit contre le mur (une nouvelle naissance après le baptême ?) et priaient pour pouvoir emprunter d'un pas plus ferme le chemin de la vie.

La démarche devait être fructueuse au vu des nombreux ex-voto qui furent accrochés au pied de la statue (dont des petites bottines en cire offertes en remerciement pour la marche rendue possible à un enfant) et qui tous, malheureusement, ont disparu.

### 2.3.2. Le coq,

Connu pour être un lève-tôt, est placé tout en haut de la tour de l'église d'où il veille pour être le premier à annoncer par son chant l'apparition des lueurs du jour renaissant. Il est ainsi le gardien et le héraut qui proclame, à l'aurore, la victoire, comme nous l'avons vu précédemment, du jour sur la nuit, de la vie sur la mort et être ainsi, pour les chrétiens, symbole de la Résurrection.

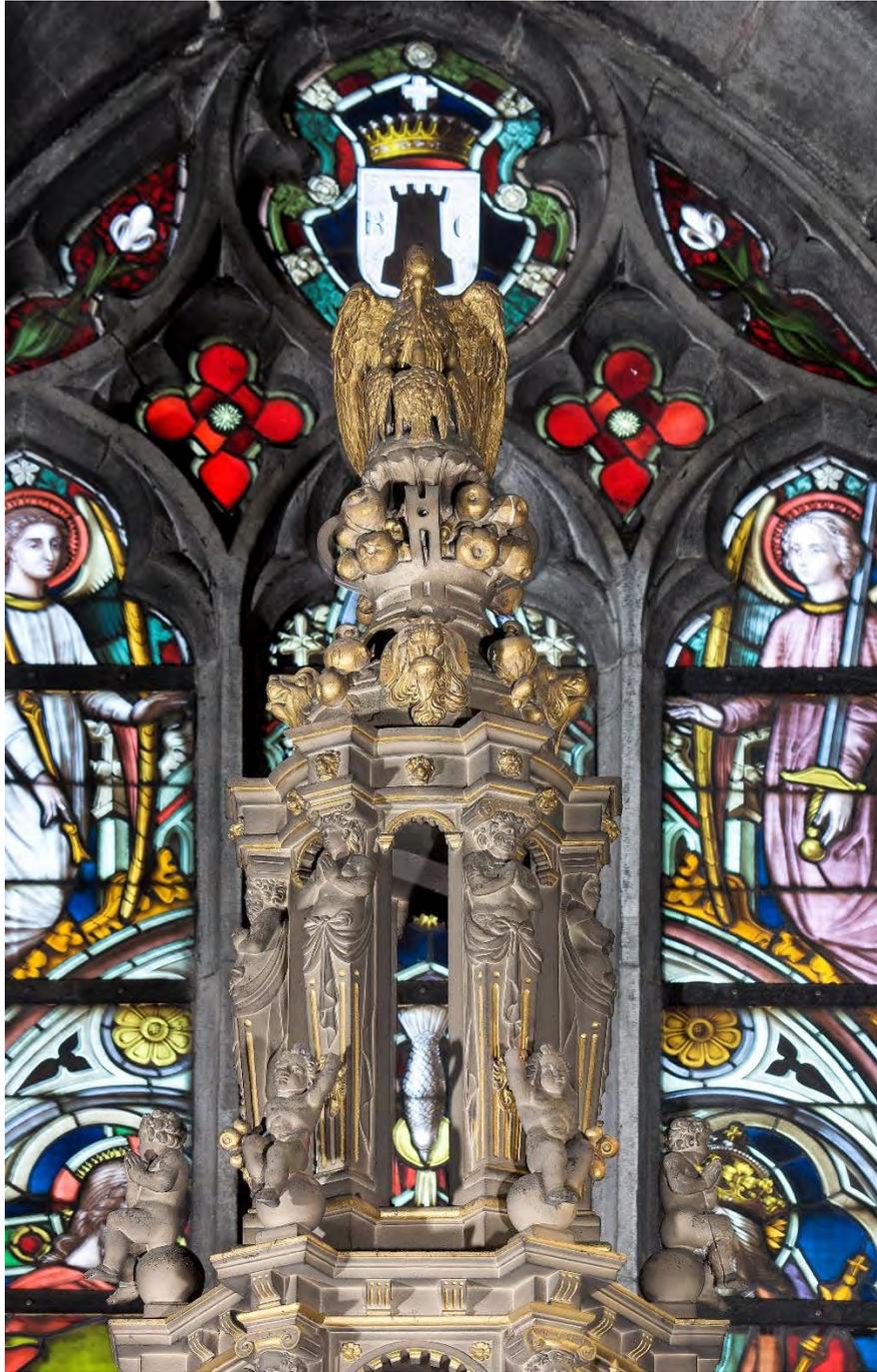


Il est aussi d'une manière plus générale symbole de la vigilance, celle qui est nécessaire pour ne pas tomber en tentation et dont saint Pierre lui-même manqua, l'amenant à renier par trois fois Jésus.

Mais il peut aussi évoquer la fierté voire la vanité quand, comme Chantecler, le coq dont Edmond Rostand nous narre les exploits, il s'imagine par son chant être responsable du lever du soleil. Rassurons nos lecteurs : le coq de Saint-Géry n'a jamais été coupable de pareil péché d'orgueil !...

### **2.3.3. Une niche pour un ostensor.**

Dans le chœur, le retable <sup>(4)</sup> du maître-autel est surmonté d'une tour au sommet de laquelle fut longtemps exposé, dans une niche, le Saint-Sacrement. Au matin, le soleil levant traversant cette niche illuminait l'ostensor.



#### 2.3.4. Une aube.

Le mot « aube » (du latin « albus », blanc) qui désigne ce moment de la journée est également celui donné au vêtement blanc dont sont revêtus les baptisés au sortir du baptistère pour signifier qu'ils partagent désormais la vie du Christ.

Le même vêtement blanc est aussi celui des acolytes (les enfants de chœur), du diacre et du célébrant (pour célébrer la messe, ce dernier porte une aube mais passe par-dessus une chasuble de la couleur propre au temps liturgique.)



Les chrétiens ne sont pas les seuls à avoir recours au symbolisme du blanc... Ils ont adopté des choix opérés avant eux et dans de nombreuses cultures : le symbole dépasse souvent les frontières et les siècles. Ainsi, pour ne citer que ces exemples : chez les Celtes, la tunique blanche était réservée à la classe sacerdotale ; chez les Romains, le blanc, considéré comme une couleur en devenir, symbolisait le passage entre deux états et, dans ce sens, était la couleur de la toge dont l'adolescent était revêtu pour marquer son entrée dans l'âge adulte, la couleur aussi du vêtement que portait le candidat à une fonction publique...

Le christianisme s'enracine dans cette époque et on comprend que le blanc ait été privilégié pour célébrer Pâques (la Pâque : le passage), fête de la Résurrection du Christ : « *L'ange qui apparut aux femmes près du tombeau vide avait l'aspect de l'éclair et sa robe était blanche comme neige.* » (Mt 28,3)

Il n'est donc pas étonnant, qu'aujourd'hui encore, des chrétiens, soucieux de manifester leur foi en la Résurrection, préfèrent se vêtir de blanc plutôt que de noir pour participer aux funérailles d'un proche.

Remarquons aussi que le linceul dans lequel les défunts de confession musulmane sont ensevelis est de couleur blanche.



Rappelons aussi que le blanc est perçu, à la fois, comme une absence de couleur et comme la somme de toutes les couleurs ; il relève donc du mystère divin en étant simultanément absence et omniprésence. Enfin, le blanc, symbole de pureté, est aussi la couleur emblème de Marie. <sup>(5)</sup>

### **2.3.5. Les vitraux.**

Belles images de la lumière qui instruit et invite à la prière, les vitraux racontent (un peu comme une BD) et en même temps baignent l'église d'un éclairage particulier...

Les découvrir de l'extérieur puis de l'intérieur met bien en évidence que c'est la lumière qui fait « parler » le vitrail.



### 2.3.6. Les cierges.

Placés par des fidèles près des autels des chapelles latérales, ils symbolisent la prière d'intercession qu'ils adressent aux saint(e)s honoré(e)s en ces lieux





Mais **le cierge pascal**, ce grand cierge placé près de l'autel, est le plus remarquable par sa taille.

Il symbolise le Christ ressuscité.

Il est allumé à certaines occasions. Ce cierge reçoit le feu nouveau béni lors de la veillée pascalle, la plus importante célébration de l'année <sup>(6)</sup>.

### 2.3.7. La lampe du sanctuaire.

Cette veilleuse rouge brille en permanence auprès du tabernacle pour signaler matériellement la présence eucharistique.

Elle est le symbole de la veille, de la prière permanente (particulièrement pratiquée dans le monde monastique) et comment ne pas évoquer ici le miracle attribué à saint Vincent, celui d'une lampe qui, près de ses reliques, ne pouvait s'éteindre ?



### 2.3.8. Auréoles, mandorles, nimbes et gloires.

L'« *auréole* », couronne d'or, est la lumière émanant d'un corps glorieux. Si elle est en forme d'amande, elle est appelée « *mandorle* », elle rayonne autour du Christ en majesté et parfois aussi de la Vierge Mère couronnée. Quant au « *nimbe* », auréole réduite à un cercle lumineux, les artistes le font briller autour de la tête des saint(e)s. La « *gloire* » enfin est ce jaillissement de rayons d'or en gerbe autour d'un symbole divin. Laissons aux visiteurs le plaisir de repérer, dans notre église, quelques exemples de ces différentes manières de mettre en lumière toutes ces personnes.



### 2.3.9. Les pièces d'orfèvrerie.

Précédemment, l'utilisation de métaux précieux (or -couleur du soleil-, argent, vermeil) s'imposait pour couvrir au moins l'intérieur des pièces en contact avec le pain et le vin consacrés : **calice, ciboire, patène, custode, ostensor** <sup>(7)</sup>

Le visiteur s'arrêtera devant la salle du trésor de notre église pour y admirer quelques-unes de ces pièces :

Le calice le plus ancien parmi ceux rassemblés dans le « trésor » date de 1605.

En argent, émaillé et doré,  
Il est l'œuvre d'Antoine de Surmont,  
orfèvre tournaisien.



Un ciboire du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en argent.

Deux ostensoirs-soleils dont l'un,  
haut de 92 cm,  
datant de 1703  
est en argent repoussé, doré, ciselé  
et orné de pierreries.



Précisons qu'aujourd'hui, d'autres matériaux peuvent être employés pour cet usage : la terre émaillée ou le verre trouvent ainsi place de nos jours sur les autels et dans les tabernacles.

Et notons au passage que saint Jean Chrysostome, au IV<sup>e</sup> siècle, disait déjà dans un de ses sermons sur l'évangile de Matthieu :

*« Tu fais une coupe d'or et tu ne donnes pas un verre d'eau fraîche.  
Commence par rassasier l'affamé  
et avec ce qui te restera, tu orneras ton autel. »<sup>(8)</sup>*

**Exemple encore d'une évolution dans la manière, pour les croyants, de manifester leur respect envers Dieu.**

---

Notes :

- (1) Dans la région de Mons, les mamans racontaient parfois une histoire à leurs enfants, avant le coucher, dans l'obscurité. Ce moment magique s'appelait le « noir quart d'heure ». Recréant pour nous cet instant de complicité entre l'adulte et l'enfant, Carl Norac (le fils du poète Pierre Coran) a repris cette douce habitude dans son album "Le Noir Quart d'Heure", illustré avec beaucoup de poésie par Emmanuelle Eekhout (collection Pastel aux éditions « L'École des Loisirs ».)
- (2) Des exceptions existent : lorsque la présence de constructions préalables ou la solidité des fondations l'exige, le constructeur est contraint de déroger à cette règle. L'église peut aussi être dirigée dans la direction d'un lieu particulier ; ainsi la première basilique de Lourdes qui est orientée vers la grotte de l'apparition de Marie.
- (3) Les chrétiens ont choisi ce moment du calendrier pour y placer la fête de Noël comme l'avaient fait avant eux les adeptes des cultes du dieu-soleil. Le rite était bien ancré dans certaines populations païennes et les évangélisateurs ont opté pour cette même date permettant ainsi aux célébrations religieuses qui préexistaient, d'évoluer plutôt que d'être vainement combattues de front, ce qui n'aurait fait qu'augmenter encore la résistance au changement...
- (4) **Le retable** est la partie verticale située derrière (retable : « rétro ») la table horizontale de l'autel. Le retable de Saint-Géry est abondamment décoré de sculptures en ronde bosse.
- (5) M. FEUILLET, « *Lexique des symboles chrétiens* », Editions des PUF, Paris, 2004, pp. 18 et 19.
- (6) Durant cette célébration, le symbolisme de la lumière occupe une place essentielle. Le prêtre allume le cierge pascal au feu nouveau préparé et bénit sur le parvis. En entrant dans l'église, en procession, tous les participants reçoivent un petit cierge qu'ils allument au cierge pascal. Ainsi, tout l'édifice qui était plongé dans le noir, s'éclaire progressivement. Le symbole prend ici tout son sens : la lumière se diffuse mais sa source, le Christ, est unique. C'est donc un nouveau cierge pascal que l'on consacre chaque année à cet usage : on peut y découvrir le millésime ainsi que les lettres alpha et oméga (lettres du début et de la fin de l'alphabet grec pour signifier que le Christ est au commencement et à la fin de toutes choses.)
- (7) **Le calice** est une coupe destinée à recevoir le vin utilisé pour la consécration.  
**Le ciboire** (du latin « cibus », nourriture) ressemble au calice mais est d'un volume plus important, il est destiné à contenir la « réserve eucharistique » : hosties consacrées en surnombre et qui, après la communion, restent dans le tabernacle pour d'autres messes ou d'autres circonstances.  
**La patène** est un petit plat très légèrement creusé sur lequel le prêtre dépose l'hostie. Il est généralement en or et de forme ronde (comme le soleil...)  
**La custode** (du mot latin « custos », gardien) désigne cette petite boîte où une ou plusieurs hosties sont placées pour être transportées, par exemple pour être distribuées lors de visites de malades. (On dit aussi « pyxide ».)  
**L'ostensoir** (on dit aussi « monstrance ».) Ce « présentoir sur pied » est conçu pour exposer le Saint-Sacrement à l'adoration des fidèles : en son centre est aménagé un espace circulaire, la « lunule », en verre transparent, où est placée l'hostie consacrée, et autour de cet espace, des rayons qui lui donnent l'apparence du soleil (l'ostensoir-soleil).
- (8) Cité par M. DILLANDER, « *Eglises et symboles* », Editions du Signe, Strasbourg, 1999, p. 143.

## 3. Plus haut !

« Le clocher est un doigt qui nous montre le ciel. » Proverbe allemand.

### 3.1. Dans le langage courant.

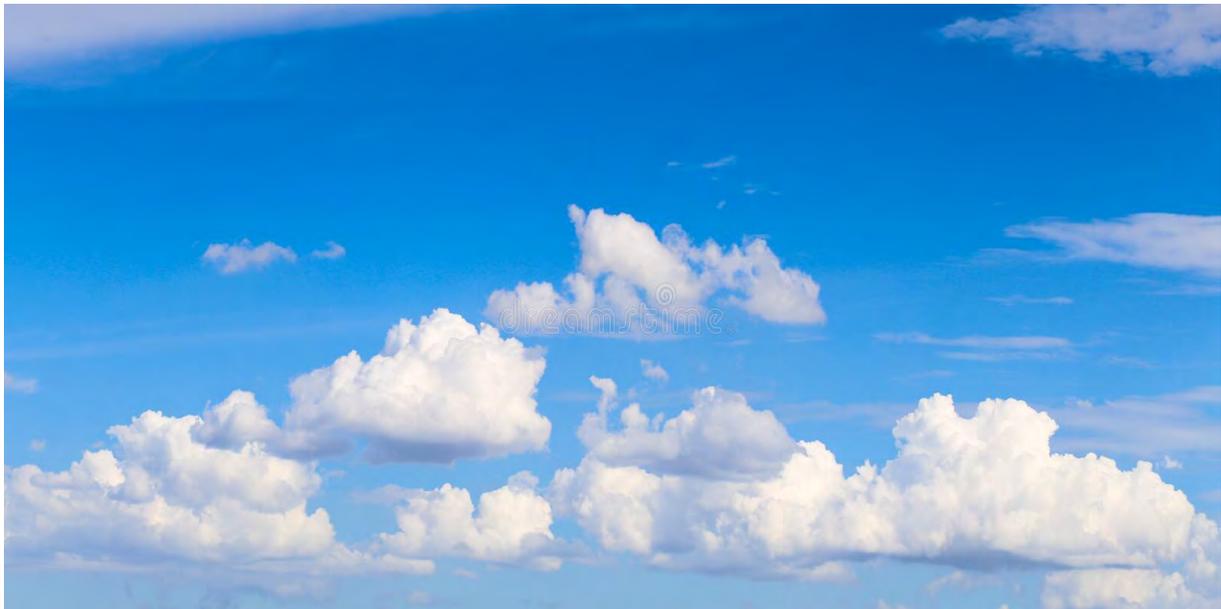
Pourquoi donc l'être humain, depuis la nuit des temps, fait-il du ciel le séjour de ses dieux ?

De retour sur terre après son périple historique dans l'espace, le cosmonaute russe Gagarine a été pourtant on ne peut plus clair sur le sujet (?) : il a déclaré avoir bien regardé partout et n'avoir trouvé, là-haut, aucune trace de la présence de Dieu !...

Peut-être y aurait-il ciel et Ciel ?

Très longtemps, le ciel et la montagne, placés si haut, si loin, sont restés, pour les humains, inaccessibles... Et même si, aujourd'hui, nous avons pu conquérir ces espaces qui semblaient réservés à la seule gent ailée, ils gardent toujours une part de mystère.

S'y rendre présente encore souvent bien des difficultés, parfois bien des dangers mais en même temps, les hauteurs sont attirantes, exaltantes. Récompense bien méritée, un spectacle comme nulle part ailleurs attend en ces lieux les plus hardis.



Chrétiens ou pas usent d'expressions telles que : « Ciel ! », « pour l'amour du ciel... », « grâce au ciel », « remercier le ciel », « c'est le ciel qui t'envoie », « lever les bras au ciel », « c'est écrit dans le ciel », « papy est monté au ciel ».

Tous, nous connaissons « *des hauts et des bas* » mais, confrontés à des situations délicates, tentons de « *prendre un peu de hauteur* » et veillons à garder « *les pieds sur terre* ». En évitant de « *le prendre de haut* », nous arrivons à nous « *relever* », nous « *redresser* » et « *sortir grandis* » d'une épreuve...

Dans la symbolique de l'univers, il y a **le haut** : le ciel, l'esprit, l'espérance, le paradis, la divinité ; et il y a **le bas** : l'abîme, le charnel, le doute, l'échec, l'enfer, les démons. Et ce ne sont pas les nombreuses expressions basées sur cette opposition qui nous démentiront :

Le vaincu, en signe de soumission, en est réduit à « *courber l'échine* », « *baisser la tête* », « *passer sous le joug* », « *se jeter aux pieds* » du vainqueur qui peut « *garder la tête haute* », être « *hissé sur le pavois* », « *mis sur un piédestal* », parfois être appelé à « *monter sur le trône* ».

Les attaques menées « *bassement* », les insultes qui « *volent bas* » expliquent que ceux qui en sont victimes puissent « *tomber fort bas* », « *plus bas que terre* », « *toucher le fond* », qu'ils aient le « *moral dans les chaussettes* » et qu'ils risquent une « *profonde* » « *dépression* ».



Parfois, « *la ville basse et la ville haute* » correspondent encore à une répartition étagée de leurs habitants en fonction du niveau social : « *le haut de la ville* » aux plus fortunés et les « *bas-fonds* » aux plus pauvres, aux « *petits* ». Les premiers évitaient de s'installer dans le fond de la vallée, près des cours d'eau, là où les risques d'inondations et d'épidémies se cumulaient.

L'expression « *tenir le haut du pavé* » vient de ce privilège qu'avaient les gens « *de la haute* » lorsqu'il fallait se croiser dans les rues étroites, de pouvoir en emprunter la partie la plus élevée, là où il n'y avait pas de boue (à l'époque, en effet, l'absence d'égouts entraînait l'accumulation de déchets dans la rigole courant au centre de la voie publique.)

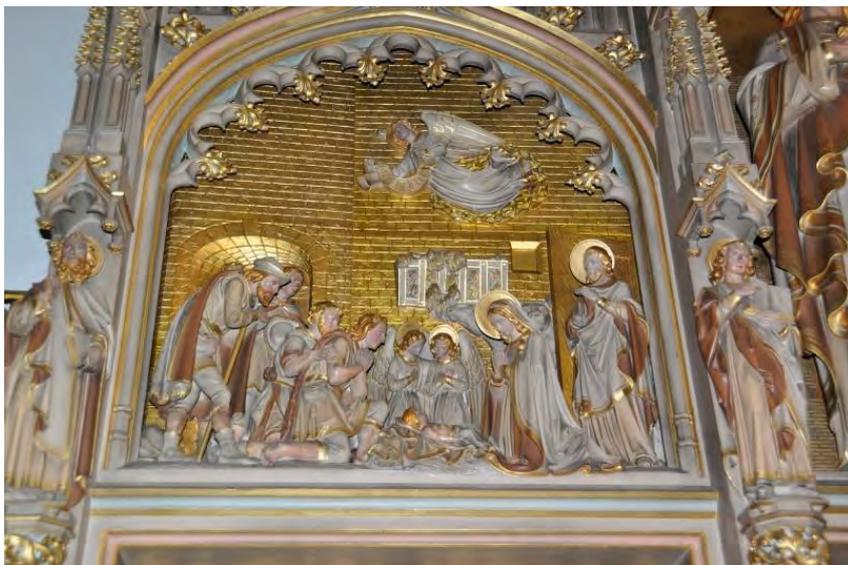
Certains jouissent de « *hauts salaires* », ils ont « *grimpé l'échelle sociale* » pour « *s'élever dans la société* », « *atteindre des sommets* », « *monter sur la plus haute marche du podium* » voire « *être portés au pinacle* ». Peut-être iront-ils jusqu'à évoluer dans les « *hautes sphères* », siéger dans « *la Chambre haute* » ? Ils feront alors partie des personnages « *haut placés* », ceux qui donnent des ordres qui « *viennent d'en haut* », qui ont la « *haute main* » dans beaucoup d'affaires qu'ils remportent évidemment « *haut la main* »...

## 3.2. Dans les Écritures.

Le ciel est le siège des astres qui imposent leur rythme aux humains et les divinités qui en ont fait leur résidence principale, semblent aussi décider de la vie en envoyant, selon leur humeur, pluie, soleil, neige, grêle, vent, orage, tous ces phénomènes bénéfiques, en récompense, ou désastreux, en punition. Pareil pouvoir ne peut, pour nos ancêtres, qu'appartenir aux dieux.

**Ciel, cieux.** Les auteurs de la Bible ont eux aussi recours à ce symbole : les mots ciel/cieux (au singulier ou au pluriel) sont utilisés plus de 800 fois dans le Livre mais bien d'autres mots font référence au même symbole : bas/haut, couché/debout, abîme/montagne...

- « *Bénis soyez-vous de Yahvé qui a fait le ciel et la terre ! Le ciel, c'est le ciel de Yahvé, la terre, il l'a donnée aux fils d'Adam.* » (Ps 115,15-16)
- Pour éviter de prononcer le nom divin, le langage biblique lui substitue « le ciel » sans le confondre pour autant avec celui qui y règne : « *Les cieux des cieux ne sauraient le contenir.* » (1R 8,27)
- Elie a été enlevé aux cieux : « *Entre Elisée et Elie, se mirent un char de feu et des chevaux de feu et Elie monta au ciel dans un tourbillon.* » (2R 2, 11)
- Isaïe oppose ciel et abîme aux versets 14 et 15 du chapitre 14 : « *Toi qui disais : 'J'escaladerai les cieux par-dessus les étoiles, je ressemblerai au Très-Haut', te voilà retombé au shéol, dans les profondeurs de l'abîme.* »
- Parmi tant d'autres, citons ici, ce beau passage du psaume 77, versets 23-24 : « *Aux nuées d'en haut, il commanda, il ouvrit les battants des cieux ; pour les nourrir, il fit pleuvoir la manne, il leur donna le froment des cieux.* »
- Lors du baptême de Jésus, comme une trappe, ce qui correspond bien à la cosmologie du temps, « *les cieux s'ouvrirent et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et une voix venue des cieux disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur.* » (Mt 3,16-17)
- La prière que Jésus enseigne à ses disciples s'adresse bien à : « *Notre Père, qui es aux cieux.* » (Mt 6,9)
- C'est une armée céleste (les « anges », messagers que l'on représente ailés pour aller et venir entre terre et ciel) qui vient annoncer la naissance de Jésus.



Détail du retable de l'autel du Saint-Sacrement

- L'évangile de saint Jean nous décrit la rencontre de Marie de Magdala avec le Ressuscité en usant aussi de l'opposition couché/debout.  
L'Esprit de Pentecôte, dans « *un bruit qui venait du ciel* », comme un souffle, comme un feu, vient raffermir la foi des disciples et leur faire parler la langue universelle de l'amour. (Ac 2,1-4)  
... pour ne citer que quelques exemples...

**La montagne**, où terre et ciel se touchent, est un lieu privilégié de la rencontre divine : y monter, c'est se rapprocher de Dieu et si l'escalade peut paraître éprouvante, elle est bien plus sûre en cordée, en Église.

- Sur le Mont Sinäï, Moïse a la révélation brûlante de Yahvé en buisson ardent. (Ex 3)
- Moïse encore, durant l'Exode, y reçoit le Loi au milieu des éclairs. (Ex 19)
- Sur le Mont Carmel, Dieu soutient Elie dans sa lutte contre les prêtres de Baal. (1R 18,20...)
- Elie encore rencontre Dieu sur le Mont Horeb. (1R 19,9)
- Jérusalem est la montagne sainte, la ville sainte ; Jean évoque « *la Jérusalem céleste* » en Ap 3,12 - Ap 21,2-10.
- Les « *psaumes des montées* » (Ps 48, 84, 122) accompagnent les pas des pèlerins en procession vers le temple de Yahvé.
- Dans le récit de Jonas, l'auteur évoque le passage de la mort à la vie en usant de l'image de la descente de plus en plus bas : vers le « *littoral* », dans « *le fond du bateau* », au « *fond de la mer* », « *à la racine des montagnes* », « *les pays souterrains* », jusque « *dans le ventre d'un poisson* » (Jon 2,1-11) avant que Yahvé ne « *fasse remonter sa vie* », « *en ordonnant au poisson de vomir Jonas sur le rivage.* »
- Pour y être tenté, Jésus est transporté par le diable sur le « *toit du temple* » et « *une très haute montagne* » d'où il lui fait voir tous les royaumes du monde... (Mt 4,5.8)
- C'est sur la montagne que Jésus est transfiguré (Mt 17,1) et encore sur une montagne qu'il prononce un discours dans lequel il nous propose les Béatitudes (Mt 5, 1-12).
- C'est, dit Luc, « *au Mont des Oliviers* » que Jésus se rend pour y être arrêté. (Lc 22,39)
- L'envoi en mission relaté par Matthieu en 28,16 se déroule aussi en un lieu élevé : « *Quant aux onze disciples, ils se rendirent en Galilée, à la montagne où Jésus leur avait ordonné de se rendre.* »
- Et, c'est encore et toujours sur une montagne (Mt 28, 16) qu'a lieu l'Ascension de Jésus.





**L'arc-en-ciel** est une belle image qui dit combien Dieu tient à jeter un pont entre le ciel et la terre. Dans le récit de Noé, l'hypothèse d'un Dieu, à ce point découragé par les hommes qu'Il déciderait de les supprimer par un déluge, est définitivement infirmée, une alliance est scellée et l'arc-en-ciel en est le signe :

- « *Quand l'arc sera dans la nuée, je le verrai et me souviendrai de l'alliance éternelle.* » (Gn 9,16)

**L'échelle** est également image de cette volonté divine d'alliance sans cesse renouvelée :

- Dans un songe, Jacob voit « *une échelle plantée en terre et dont le sommet atteignait le ciel ; des anges de Dieu y montaient et descendaient.* » (Gn 28,12)
- Vision annonciatrice de la mission de Jésus, qui par **sa croix**, est le médiateur entre ciel et terre, lien des hommes avec le Père : « *Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'Homme* » (Jn 1,51)

**La tour.** En construisant celle de Babel, à la façon des ziggourats babyloniennes, les hommes tentèrent de forcer l'accès au ciel :

- « *Bâtissons une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom...* » (Gn 11,4)

**Les pierres dressées** relient la terre au ciel : Jacob, après l'épisode de l'échelle déclare :

- « *Que ce lieu est redoutable, ce n'est rien de moins que la maison de Dieu et la porte du ciel. Levé de bon matin, il prit la pierre qui lui avait servi de chevet, la dressa comme une stèle et répandit de l'huile sur son sommet.* » (Gn 28,17-18)

Et dans le même registre, il faudrait encore citer : **le corps de l'homme debout**, sa tête en haut, levée vers les étoiles, ses pieds au sol, foulant la poussière ; ainsi que **l'arbre**, ses branches tendues vers le ciel, ses racines qui s'enfoncent dans la terre.



**Les oppositions « couché, courbé, alité / debout, (re)levé, droit »** et du même ordre « dormir / (r)éveiller » marquent aussi la distance symbolique entre le haut et le bas ; le ciel et la terre, la vie et la mort et elles sont donc utilisées par les évangélistes pour évoquer la Résurrection.

Les deux verbes employés ainsi dans les Évangiles sont : « *egeirô* » qui signifie éveiller, réveiller et « *anisthèmi* », relever, mettre debout, sur pieds.

C'est par le biais du latin que les mots « résurrection » et « ressusciter » sont apparus en français et dans les langues latines. Le terme « *resurrectio* » désigne, comme en grec, l'action de relever ou de réveiller et le verbe « *resuscito* » signifie redresser, reconstruire et par extension faire revivre, ranimer.

Longtemps, le sommeil fut perçu comme une « petite mort » : l'incertitude du réveil après plusieurs heures passées dans la position couchée a pu faire peur. Certains ont d'ailleurs expliqué (à tort ?... le débat reste ouvert !...) que le lit au Moyen âge était relativement court pour permettre à son occupant de dormir sinon assis, du moins, le haut du corps relevé et réduire de cette façon le risque d'y laisser prématurément la vie...

Cette idée prévaut aussi dans la Bible :

- « *La belle-mère de Simon était au lit (...) Jésus s'approcha d'elle, lui prit la main et la fit lever...* » (Mc 1, 30-31) : lorsqu'on précise que la malade est alitée, il faut comprendre que le cas est grave et qu'une issue fatale est à craindre.
- « *Je te le dis, lève-toi, prends ta natte, et rentre chez toi !* » (Mc 2,11)
- « *Talitha koum ! Ce qui signifie : Jeune fille, lève-toi, je te le dis !* » (Mc 5,41)
- « *Jésus dormait sur le coussin à l'arrière (...) S'étant réveillé, il menace le vent et la mer.* » (Mc 4,38-39)
- « *Il y avait là une femme toute courbée et absolument incapable de se redresser (...) Jésus lui imposa les mains ; à l'instant même, elle se retrouva toute droite et rendait gloire à Dieu.* » (Lc 13,11.13)
- « *...et, à l'endroit où le corps de Jésus avait été couché (...), elle se retourne et l'aperçoit qui se tenait là, debout...* » (Jn 20,12.14)

## 3.3. Et dans notre église Saint-Géry ?

### 3.3.1. Sur une élévation de terrain.

Pour construire une église, le maître-d'œuvre choisit, lorsque le site mis à sa disposition le permet, une **élévation de terrain**. Il faut que l'église soit visible de loin pour rappeler à chacun qu'elle est une étape sur la route vers le ciel.

L'église Saint-Géry fait-elle exception à cette « règle » ? L'affleurement de schiste sur lequel elle fut érigée n'est pas très élevé ; suffisamment néanmoins pour que le comte Baudouin IV choisisse ce site pour y construire sa tour de défense (sur des vestiges témoins d'un choix identique au temps de l'occupation romaine ? Supposition seulement puisque aucune preuve ni aucun indice n'a été trouvé jusqu'ici.)

Il n'en reste pas moins qu'en comparaison avec la Place communale, l'église est loin de culminer au sommet de notre cité (la même observation peut être faite pour de nombreuses églises de nos régions.)

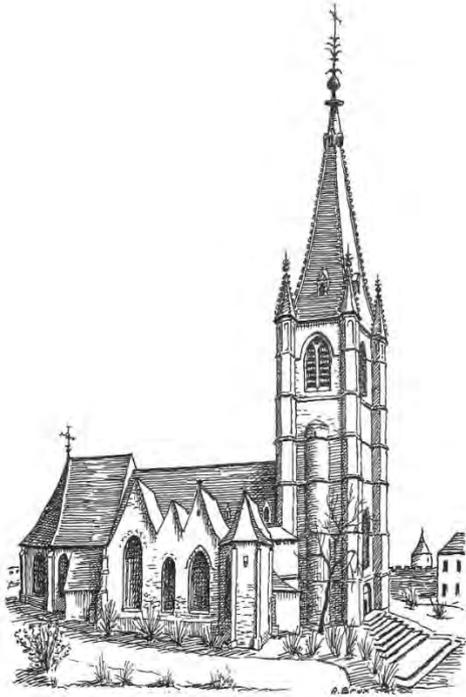
Mais en changeant de point de vue, nous pouvons considérer néanmoins qu'elle domina tout un temps le cœur de Braine-la-Willotte, situé un peu plus bas, à l'endroit appelé longtemps, c'est tout dire, la « Bassée ».

Lorsqu'en 1835, on modifia le tracé de la route nationale Bruxelles-Mons, pour la faire passer entre la tour et l'église, on entailla le banc de schiste et un escalier de 34 marches fut créé pour pouvoir accéder à l'église par son grand portail. On pouvait, à ce moment, parler d'une réelle « montée » pour l'atteindre. Cet escalier fut supprimé en 1868.

### 3.3.2. Une construction toute en hauteur.

Les bâtisseurs tenaient également à ce que leur église domine les autres bâtiments de la cité. Église et halle furent d'ailleurs en compétition dans certaines villes : qui, de la paroisse ou de la cité, possède le bâtiment le plus haut ? La même surenchère exista également entre les cathédrales elles-mêmes, à l'époque où on les voulait plus audacieuses les unes que les autres, jusqu'à provoquer des catastrophes.

L'église Saint-Géry n'en arriva jamais, heureusement, à pareilles extrémités même si elle est pourvue d'une **tour** d'une hauteur respectable de 40 mètres et qu'elle fut surmontée, en 1614, d'une **flèche** de 36 mètres. Cette flèche fut réduite en cendres le 16 juin 1677 et la rebâtir s'avérant trop coûteux, on se décida, en 1716, de ne coiffer le clocher que des tourelles que nous pouvons voir aujourd'hui. <sup>(3)</sup>



La flèche,  
selon un dessin d'Alfred Brux,  
dans « Les racines d'une ville »,  
éd. Syndicat d'Initiative,  
Braine-le-Comte, 1986.

Notre tour paroissiale eut, tout un temps, une « concurrente » : une halle communale fut construite entre 1399 et 1406, sur la Grand-Place, le long de la RN6 actuelle. Dotée elle aussi d'une tour-beffroi et d'une cloche, elle prit le relais du clocher de l'église pour informer les Brainois des périls comme des réjouissances mais surtout, plus régulièrement, pour annoncer et contrôler le début et la fin du marché hebdomadaire. Plusieurs fois, les cloches de la paroisse reprirent du service, temporairement puis définitivement lorsque la halle fut détruite.

M. Alfred Brux l'a dessinée en se basant sur un plan de 1587 :



Alfred BRUX, « Sylvius et son temps »,  
expo présentée par Ed. Rustin  
Syndicat d'Initiative  
1976

Plus haut, toujours plus haut... Signalons aussi la présence d'un « **pinacle** », au sommet du pignon s'élevant au-dessus de l'entrée latérale. Le pinacle, dans les édifices de style gothique, est cet ornement architectural ajouté au sommet d'un fronton pour le décorer en augmentant encore un peu l'impression de hauteur et d'élan vers le ciel.



### 3.3.3. En pente.

A l'intérieur, de l'entrée vers le chœur, les églises présentent, généralement, une **pente montante**, question de meilleure visibilité du chœur à partir de la nef, sans doute, mais aussi et surtout de dignité du sanctuaire et de respect de la symbolique : cette montée progressive vers l'autel principal est l'image du voyage entrepris par les fidèles sur terre en vue d'accéder, un jour, au ciel.

L'église Saint-Géry fait, ici encore, exception : elle présente une pente légèrement... descendante de la tour au chœur. C'est dans la déclivité naturelle du banc de schiste qu'il faut chercher l'explication de cette anomalie (qui permet aux employés des pompes funèbres brainois de trouver motif à sourire en affirmant qu'ils doivent toujours tenir le cercueil à l'œil de peur qu'il ne se rende d'initiative jusqu'à l'autel...)

Mais les marches entre parvis et porche puis celles à l'entrée du chœur et enfin celles devant le maître-autel sont bien présentes et participent, à leur manière, à cette montée progressive vers le sanctuaire.

Le nouvel autel principal, avancé jusque dans le transept, a été, lui aussi, surélevé grâce au podium (amovible, édifice classé oblige...) conçu par Christophe et Marinella Miel, les architectes auteurs de cet ensemble réalisé entre 2003 et 2008.

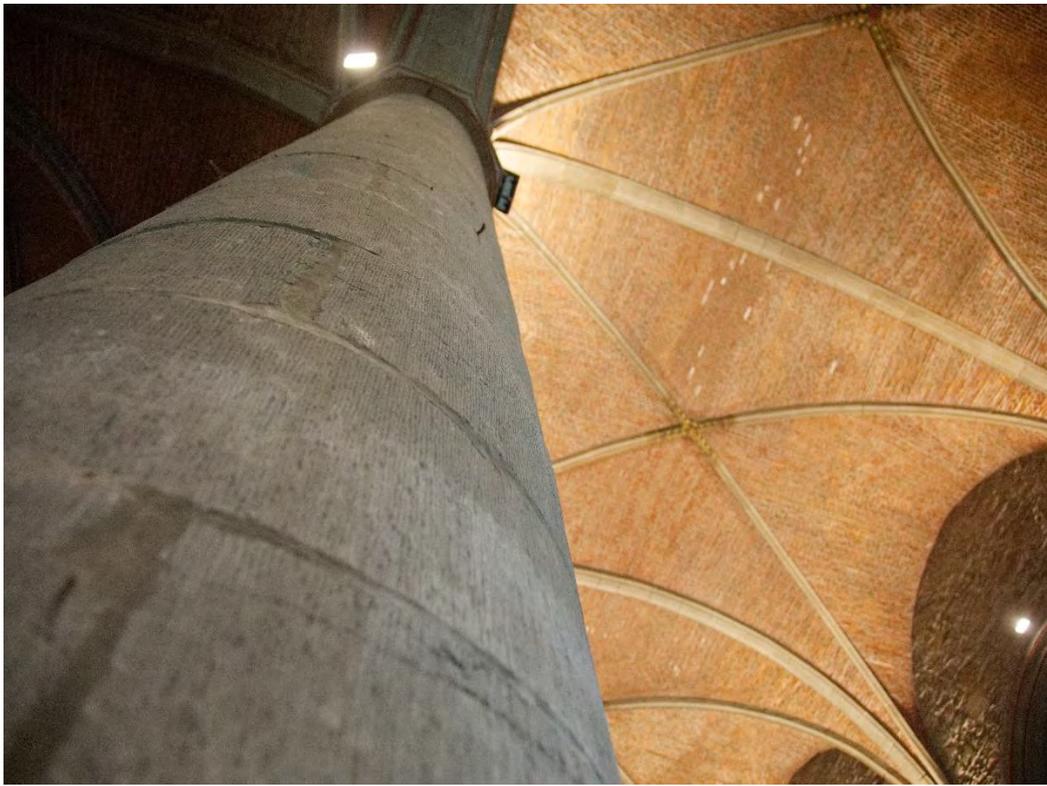


### 3.3.4. Colonnes, piliers, vitraux.

En entrant dans la plupart des églises, on est généralement frappé par les proportions de la nef, le nombre de lignes ascendantes, l'élan des arcs, la verticalité marquée par des **colonnes** et des **piliers qui s'élancent vers le ciel**.

Les architectes ont eu les moyens d'accentuer encore cette impression lorsque des techniques nouvelles leur ont permis de passer du style roman au style gothique : les voûtes ont pu alors s'élever bien plus haut offrant aux murs une surface qui permettait le percement de verrières plus grandes et donc plus lumineuses. Cette architecture plus élancée invite les chrétiens à porter leur regard vers le haut, le ciel, la destination finale.

L'église Saint-Géry est de style gothique hainuyer et résulte de la reprise et de l'amplification au XVI<sup>e</sup> siècle d'une construction romano-ogivale du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle a donc connu ce passage aux nouvelles techniques architecturales qui ont permis aux seize colonnes et piliers en pierre bleue d'Ecaussinnes d'atteindre une hauteur d'environ 6 mètres et de favoriser ainsi cette invitation à l'élévation... spirituelle.



Ces piliers soutiennent les voûtes de trois nefs d'égales hauteurs (la nef principale et les deux latérales) et déterminent quatre travées bordées de chapelles latérales rectangulaires présentant toutes de hautes verrières.

Sur les nervures de ces voûtes, des lignes peintes accentuent encore cette impression « d'aspiration » vers le ciel.

### 3.3.5. Une voûte en forme de carène inversée.

Le lieu de l'assemblée est souvent couvert d'**une voûte** ou parfois d'**une coupole**. Sans en être totalement absente, la coupole est moins fréquente dans l'église catholique que dans les lieux de culte orthodoxe et musulman, mais coupole ou voûte, dans un cas comme dans l'autre, le choix des architectes se porte sur des formes arrondies. Ce choix s'explique : la terre est symbolisée par le carré, cadre bien stable défini par les quatre points cardinaux et le ciel, pour sa part, est symbolisé par le cercle et/ou la sphère (images de la voûte céleste.) La voûte peut faire penser à une carène inversée, un vaisseau dont l'extrémité circulaire serait la proue. La dénomination « **nef** » prend ainsi tout son sens et s'adapte bien à l'Église qui, pour les chrétiens, est parfois comparé à un équipage en route sur des flots périlleux vers le Royaume (l'image est utilisée aussi dans les récits bibliques de l'arche de Noé ou de la barque de Pierre.)

Dans l'église Saint-Géry, ce sont bien aujourd'hui des voûtes hautes de 12 mètres sous clef, qui ont remplacé, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le plafond plat primitif.  
La forme arrondie a été privilégiée à bien d'autres endroits de notre église :



**Niche arrondie  
ayant contenu une statue de la Vierge  
XVII<sup>e</sup> siècle**



**Autel à retable de saint Antoine l'Ermitte  
Gothique et baroque, pierre et bois  
1709**

Sont-ce là vraiment des exemples de la volonté des artistes de donner à leurs œuvres cette forme symbolique ?... Était-ce vraiment leur intention ? Peut-être...

### 3.3.6. Le passage par l'octogone.

Le cercle étant, rappelons-nous nos cours de géométrie, un « polygone au nombre infini de côtés », le passage de la terre au ciel, du carré au cercle donc, est symbolisé par un de ces polygones intermédiaires : celui qui compte huit côtés, l'octogone. Ce choix qui s'est porté sur le nombre huit s'explique : le huitième jour, le dimanche, est aussi, pour les chrétiens, celui qui évoque le premier jour des temps nouveaux, ceux où la Résurrection du Christ a rendu le Royaume de Dieu définitivement accessible à l'humanité.

L'église Saint-Géry présente de nombreuses applications de ce symbole de l'octogone. Le baptistère a un socle carré, une cuve et un couvercle en demi-sphères et entre les deux, un pied octogonal. La base de la statue de saint Christophe, le socle des colonnes à l'intérieur de l'église et à l'extérieur, celles qui encadrent la tour, la tourelle placée à son sommet... sont autant d'endroits où l'on retrouve cette forme octogonale.



### 3.3.7. Le jubé et la chaire de vérité.

Au cours de la messe, les lectures furent proclamées, à une certaine époque, **du haut du jubé** où une tribune était aménagée à cet usage (ce qui explique que ce jubé peut aussi être appelé « ambon », lieu justement où sont lus durant la messe des extraits de la Bible.) Le sermon ou le prêche, comme on disait alors <sup>(1)</sup>, était prononcé **du haut de la chaire de vérité**. Pour ces deux emplacements en hauteur, on peut certes évoquer le désir de l'orateur de mieux se faire voir et entendre des fidèles mais une autre explication fut avancée, a posteriori et dans un but pédagogique, celle de vouloir ainsi signifier que cette Parole vient d'en haut...

L'église Saint-Géry a connu elle aussi, pour les mêmes raisons, l'époque où lectures et homélies se faisaient à partir du jubé et de la chaire de vérité.

Sur notre chaire (XVIII<sup>e</sup> siècle – style Louis XVI), il est intéressant d'observer

- l'arbre supportant la « cuve » (l'emplacement d'où l'orateur parlait) relie terre et ciel ;
- un serpent, figure du Mal, rampe sur le sol, tout en bas, alors qu'une colombe plane au-dessus de la tête du prédicateur, sur le « plafond » de l'abat-son, ce « toit » qui orientait ses paroles vers ses ouïes.
- des angelots dotés, comme il se doit, d'ailes achèvent d'évoquer le passage ouvert entre ciel et terre. Chez nous, quelques-uns de ces messagers se sont « envolés » ou plus exactement, ont été volés. Ils peuvent exercer diverses fonctions : l'ange-héraut convoque l'assemblée au son de sa trompette (à moins qu'il ne soit chargé de réveiller certains fidèles qui n'auraient pas résisté à un discours par trop endormant ?), un autre apporte le Livre des Ecritures ou les Tables de la Loi et rappelle ainsi les écrits que le prédicateur est chargé de commenter, d'autres encore peuvent être musiciens ou thuriféraires. Nous laisserons aux visiteurs le soin de découvrir quels anges, parce que trop inaccessibles aux cambrioleurs, poursuivent aujourd'hui leur mission dans notre église...

De nos jours, la chaire de vérité n'est plus indispensable, micros et diffuseurs permettent aux lecteurs et au prêtre de se faire entendre à partir de l'ambon, appelé aussi « table de la Parole », pour marquer qu'elle est au centre de la première partie de la messe consacrée à l'écoute de la Parole, comme l'autel, « table de l'Eucharistie » est au centre de la seconde.



### 3.3.8. La croix.

**La croix**, pour les chrétiens, est d'abord le gibet sur lequel le Christ a souffert et est mort. Elle est devenue leur symbole principal.

Il peut paraître étrange voire dérangeant de choisir pour emblème, pareille image... d'échec. Cela explique que la croix n'est entrée que tardivement dans l'art chrétien : le Christ couronné et vêtu de la tunique royale, évoquant sa victoire finale, fut longtemps préféré pour marquer le lieu de la célébration eucharistique.

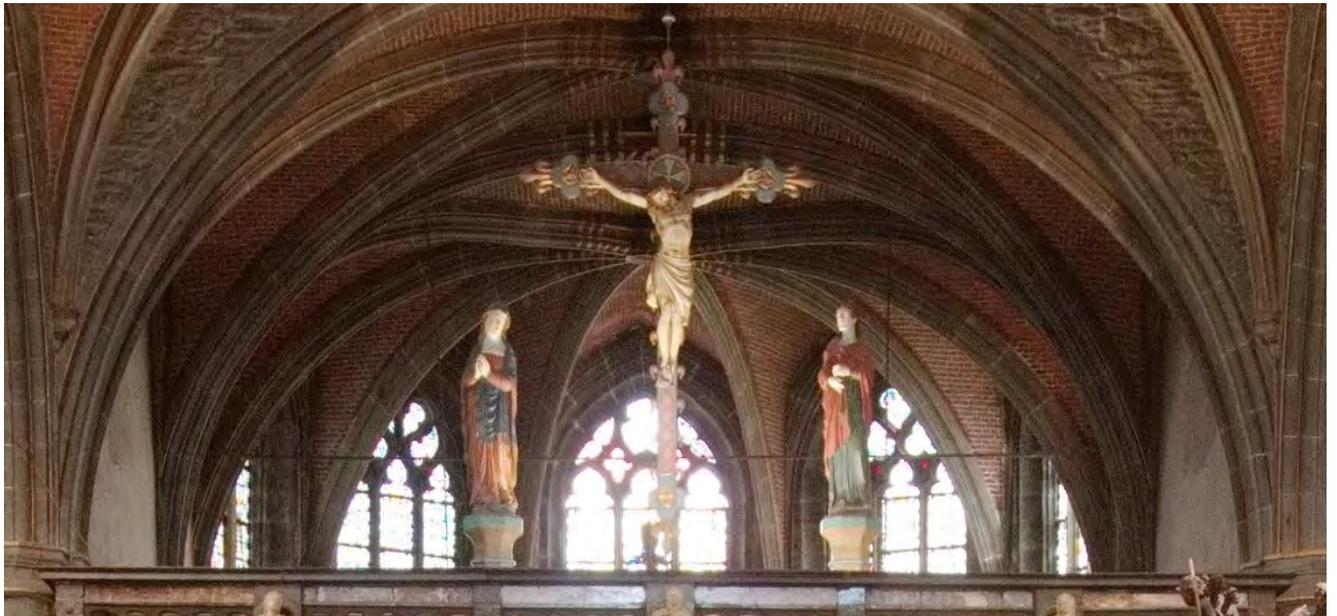
Elle s'est imposée pourtant, d'abord sans le personnage du Crucifié et, plus tard dans le moyen âge, avec lui (on parle alors d'un crucifix.)

Terre et ciel : la croix, composée de deux poutres se coupant perpendiculairement, dessine un axe vertical, « *échelle par laquelle le Christ fait sa propre ascension et introduit dans le Royaume les humains tirés de la mort et du péché* »<sup>(2)</sup>, et un autre horizontal exprimant l'universalité du salut.

L'église Saint-Géry compte elle aussi, bien évidemment, de nombreuses croix remarquables. Parmi celles-ci citons :

- **un Calvaire** (ensemble de statues réunissant le Christ crucifié entouré de Marie, la sainte Vierge, sa mère, et de saint Jean) est placé à la limite de la nef et du chœur, au-dessus du jubé.

Les deux statues encadrant le Christ en croix sont en bois sculpté polychromé et sont datées de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ; le Christ, lui, est en plâtre et date du XIX<sup>e</sup>.



- **une croix processionnelle**, portée par un acolyte, précède, comme son nom l'indique, une procession, cortège plus ou moins solennel qui rassemble dans ou hors de l'église des fidèles en prière. Ce type de croix est toujours d'usage aujourd'hui dans l'église même, à la tête de la procession qui conduit célébrant(s), diacre(s) et acolyte(s) du narthex à l'autel principal pour introduire la célébration eucharistique dominicale.

Notre église possède plusieurs exemplaires de telles croix conservées dans la salle du trésor.  
La plus ancienne date de la fin du XVI<sup>e</sup> – tout début XVII<sup>e</sup>, elle est en argent repoussé et haute de 50 cm (sans compter la hampe qui la supportait.)



- **un crucifix** (sur pied, souvent) se trouve nécessairement sur l'autel en signe de la victoire du Ressuscité offrant le salut à son peuple.  
Ici encore, plusieurs croix de ce type sont conservées dans le Trésor. La plus ancienne date de 1650 -1700 ; elle est en bois et le Christ en ivoire, sa hauteur est de 83 cm.



- **un chemin de croix** sera bientôt proposé à la prière des fidèles tout le long des allées latérales. Il représente, comme il se doit, les 14 stations, tableaux gouache et aquarelle et est l'œuvre de l'artiste russe Rostislav Loukine. Un peu de patience encore...
- **certains reliquaires** <sup>(3)</sup> peuvent également adopter la forme d'une croix. L'église en possède un : celui « de la Sainte Croix » qui proposait à la dévotion des fidèles un fragment de la croix de Jésus.



- **un regret enfin**... Lorsqu'une église, à sa fondation, est consacrée par l'évêque, celui-ci, à douze endroits de l'édifice, trace une croix avec le saint chrême <sup>(4)</sup>. À ces emplacements, on peint autant de croix rappelant que l'édifice est sacré. Malheureusement, à Saint-Géry, ces petites croix ont disparu, vraisemblablement sous une couche de peinture lorsque les murs ont été rafraîchis ? Dommage !

### 3.3.9. L'encensement.

L'encens, résine végétale, était utilisé pour répandre, en brûlant, son parfum en l'honneur d'une divinité ou du roi qui la représentait ou encore, du corps d'un défunt.

L'Église a repris ce geste de l'encensement : la fumée parfumée s'élève dans l'église, symbolisant ainsi l'élévation de la prière.

Est utilisé à cette fin un « *encensoir liturgique* », brûle-parfum suspendu au bout de chaînettes. La réserve d'encens est présentée au prêtre, dans une « *navette* », autre récipient, en forme de lampe à huile. Il en prélève une petite quantité qu'il dépose sur le charbon de bois qui brûle dans l'encensoir. L'acolyte chargé de cette mission particulière, le « *thuriféraire* », balance alors l'encensoir pour raviver le feu qui se communique à l'encens.

Dans l'église Saint-Géry, six magnifiques encensoirs sont conservés dans la salle du trésor. Le plus ancien, du XVIII<sup>e</sup> siècle, serait l'œuvre de l'orfèvre « Pierre de Bettignies ». Il est en argent repoussé et est présenté avec sa navette en forme d'oiseau, œuvre du même métal, elle est également due au même orfèvre du Chapitre montois.



### 3.3.10. Des volatiles.

L'oiseau évolue dans le ciel, « siège les divinités », et mérite à ce titre, des égards particuliers. Ainsi, au moyen âge, les oiseaux jouissaient d'une préséance par rapport aux animaux vivant au niveau du sol. Ils se seraient sans doute bien passés de cet honneur puisqu'il les amenait à figurer en priorité au menu du seigneur : en plus des oiseaux de basse-cour, on mangeait aussi du héron, de la grue, de la cigogne, du paon, du cygne...

Ajoutons que l'air était censé se trouver sous l'autorité et le pouvoir du seigneur. Ce droit explique, par exemple, qu'il détienne seul le droit d'ériger et d'exploiter des moulins à vent et explique aussi qu'il ait le privilège d'inviter ces oiseaux à sa table....

Nombreux sont les oiseaux qui figurent dans la liste des symboles présents dans la Bible et dans nos églises.

A Saint-Géry, un jeu des familles, proposé à l'occasion de la réinstallation du coq au sommet de la tour, en mars 2022, invitait les participants à découvrir les animaux, symboles ou attributs de saint(e)s <sup>(5)</sup>, figurant à de nombreux endroits dans l'église. Parmi tout ce bestiaire, des oiseaux pouvaient être repérés par les participants :

- **Le coq**, bien sûr, qui veille tout en haut du clocher pour annoncer les premières lueurs du soleil, (voir chapitre 2) mais celui, aussi, qui permet de reconnaître, parmi les statues rassemblées dans le Trésor, celle de sainte Pharaïlde <sup>(6)</sup>.



### La colombe.

Lorsqu'elle a les ailes étendues, comme au sommet de notre chaire de vérité, elle est un symbole divin : elle évoque l'Esprit de Dieu planant au-dessus des eaux de la Création (Genèse 1,2) et au-dessus des eaux du Jourdain au moment du baptême du Christ (Matthieu 3,16).

Lorsqu'elle rapporte un rameau à Noé, la colombe est aussi symbole de paix accordée par Dieu à l'humanité. Elle est enfin, symbole d'humilité puisqu'elle est l'offrande moins coûteuse que Joseph et Marie ont apportée au moment de la présentation de Jésus au Temple. (Lc 2, 24)

**Baptême du Christ, d'après  
l'œuvre de Pierre Mignard – 1651-  
1675**



### Le pélican,

présent dans le chœur,  
sur un lutrin en laiton,  
partiellement du début XVII<sup>e</sup>  
siècle.

Il est symbole lui aussi de  
résurrection puisque la légende  
raconte qu'il se perça la poitrine  
pour y puiser le sang dont il  
nourrit ses petits et leur redonner  
vie.

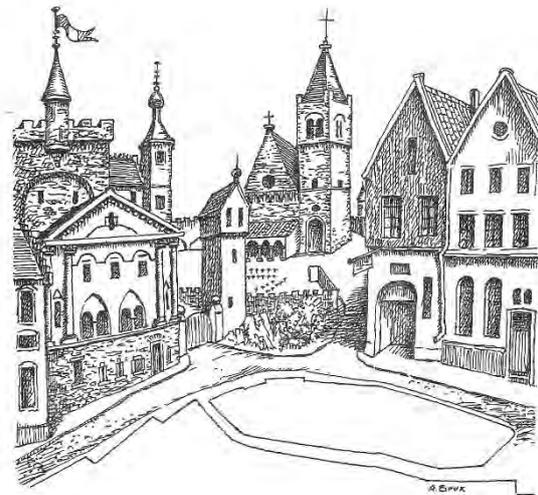
### 3.3.11. Une « crypte. »

Plus bas que le sol était censé se trouver le séjour des morts, l'enfer (« infernus » ce qui est en dessous), le shéol (pour les juifs). Dans certaines églises, est aménagé, en sous-sol, un caveau appelé « crypte » (« caché », de la même origine étymologique que le mot « grotte ».)

L'église Saint-Géry n'en comporte pas et le local communément appelé chez nous, « crypte » n'en est pas une. Peut-être lui a-t-on donné ce nom parce que c'est dans cette chapelle légèrement en contrebas qu'on entreposait (dit-on...?), tout un temps, les corps des défunts avant leur inhumation.

En réalité, ce local situé à la base de la tour romane primitive qui s'élevait ici, accueillit la chapelle du « *Saint-Sépulchre* » où la Confrérie des Trépassés faisait célébrer des messes notamment le dernier dimanche d'octobre pour l'anniversaire de son institution créée en 1659 <sup>(7)</sup>.

Il est le plus ancien vestige facilement repérable de l'antique chapelle romane représentée ici par Alfred Brux.



---

#### Notes.

- (1) Après sa proclamation de la Parole, un commentaire, assuré par le prêtre ou le diacre, était appelé « *sermon* » ou « *prêche* ». Ces termes associés à « discours moralisateur », sont remplacés aujourd'hui par « homélie ».
- (2) M. DILASSER, « *Eglises et symboles* », Editions du Signe, Strasbourg, 1999, p. 14.
- (3) Un **reliquaire** (ou « monstrance ») est une pièce d'orfèvrerie contenant une relique d'un(e) saint(e) exposée aux fidèles désirant le(la) prier.
- (4) Le saint **chrême** : huile parfumée utilisée par le prêtre ou l'évêque lors de différents sacrements ou lors de la consécration d'une église ou de son autel. Il trace de son pouce enduit de cette huile une petite croix sur le sujet qu'il marque ainsi symboliquement à demeure.
- (5) Un **attribut** est un détail (objet, animal...) placé par l'artiste à côté d'une statue ou d'un tableau représentant un(e)saint(e), détail permettant de le(la) reconnaître.
- (6) Ainsi, pour la statue de **sainte Pharaïlde**, dont le sculpteur ne connaissait certainement pas les traits, ont été ajoutés des pains et un coq. Ces deux éléments permettent d'affirmer qu'il s'agit bien là d'une représentation de cette femme généreuse qui, selon sa légende, mendiait de la nourriture pour les pauvres et qui, au chant du coq, vit tous les pains qu'une fermière cachait par avarice, se transformer en pierres.
- (7) C. DUJARDIN, J.B. CROQUET et P. BOURDEAU, *La paroisse de Braine-le-Comte. Souvenirs historiques et religieux*, Braine-le-Comte, 1889, pp. 256-257.

# En guise d'envoi.

*« En marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. »*

Charles Perrault.

En entrant dans une église, nous pénétrons dans une forêt de symboles. Ils sont présents à différents endroits de l'édifice : sur ses murs, son mobilier, ses objets du culte et de décoration et présents aussi dans sa structure même.

Les repérer constitue déjà, en soi, une difficulté tant ils se font parfois discrets. S'ils attirent néanmoins notre attention, autre chose est encore d'en découvrir la (les) signification(s).

Leurs origines multiples (dans la Bible, bien sûr, mais aussi dans bien des traditions spirituelles, religieuses et philosophiques, dans la mythologie, dans une symbolique universelle...) et l'interprétation particulière qu'en a fait l'Eglise, au cours des siècles, dans son enseignement et dans sa liturgie, rendent leur lecture parfois complexe.

**Puissent les quelques informations rassemblées ici, tels les cailloux du Petit Poucet, tracer une piste permettant aux visiteurs de retrouver leur chemin dans cette forêt ! Et si, de plus, elles leur donnent goût à cette chasse aux trésors et envie d'y rejouer encore et encore, notre objectif sera pleinement atteint !**

Ont participé à la recherche de documentation, à la rédaction et à l'illustration de ce texte qui est à la base de l'exposition 2022, « L'église, un édifice qui est lui-même signe du sacré » :

**Patrick Bauthier, Gérard Bavay, Françoise Beirnaert, Anita Bertoldi, Christian Croquet, Pierre André Damas, Alain Debouter, Alexandre Duym, Yves Lessens, Cyrille Minne, Patrick Mouchet, Anne Van Bellingen, Yvon Willems.**

Immense merci à eux tous !

André Carlier, président de la Fabrique d'église.

La « Confrérie Saint-Géry » est le nom que s'est donné un groupe d'amateurs du patrimoine religieux de Braine-le-Comte en souvenir de la confrérie ayant existé durant des siècles dans la paroisse et qui s'est dissoute au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nos prédécesseurs se vouaient alors au développement du culte du saint patron de la paroisse. La confrérie d'aujourd'hui poursuit un objectif très différent : **valoriser le patrimoine religieux de notre église et soutenir des projets permettant son rayonnement.**

Elle est constituée de membres de la Fabrique d'église Saint-Géry auxquels sont venus s'adjoindre des amoureux de ce bel exemple patrimonial de notre région. Ensemble, ils multiplient les activités visant à faire connaître les richesses de cette église. Ils veillent à l'accessibilité de l'édifice et à son ouverture à des activités culturelles. Ils organisent aussi, régulièrement, des expositions et des conférences destinées à mettre à l'honneur ce joyau. Les recherches historiques et artistiques effectuées pour mettre sur pied leurs projets permettent aussi d'enrichir et d'actualiser l'inventaire de tous ces biens.

Désirez-vous rejoindre ses rangs soit simplement pour être tenu(e), en priorité, au courant de ses initiatives, soit pour y collaborer activement ? Un courriel adressé à « [info@confreriesaintgery.be](mailto:info@confreriesaintgery.be) » et ces deux possibilités vous seront détaillées sans aucune obligation d'engagement.